

Le Samedi

VOL. IV — NO. 22

MONTREAL, 5 NOVEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LE CALENDRIER DU *SAMEDI*



NOVEMBRE: AUX CHERS ABSENTS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 5 NOVEMBRE 1892.



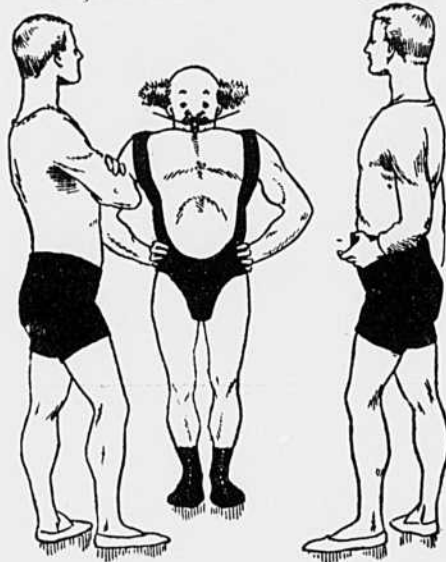
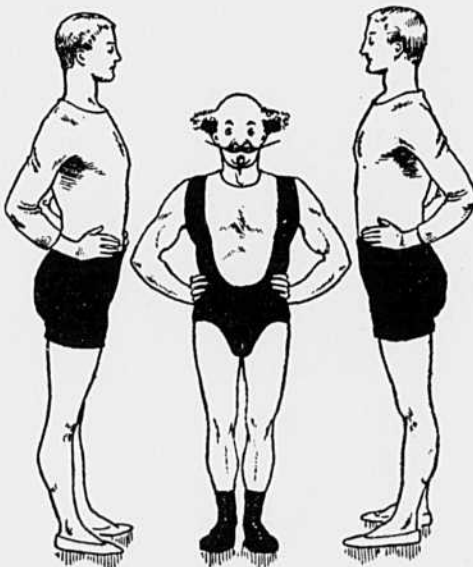
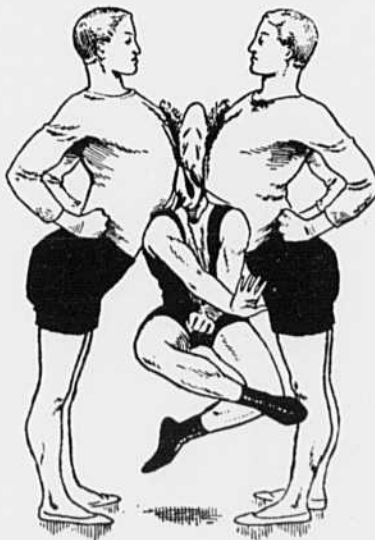
La femme de Loth est morte endurcie.

—Maman, demandait l'enfant terrible, si j'avais
un thermomètre, est-ce que je mourrais par
degrés ?Les rues de Montréal sont à la veille de porter
le deuil, parce que le contrat qui les éclaire va
expirer bientôt.Le *Star* et le *Witness* n'ont pas encore pu
trouver d'architectes pour appuyer leurs nouvelles
sans fondements.Nous regrettons le départ du docteur Pavli-
dès. Il était le seul médecin qui eut pu purger
nos hypothèques.Le gouvernement d'Ottawa qui désire encour-
ager l'industrie offre une prime au tailleur ca-
pable de doubler le Cap des Tempêtes.Nous vivons fortement la société protectrice
des animaux à interdire l'usage des téléscopes.
Si elle savait ce qu'il y a de verres qu'on veut !Les dernières fêtes de New-York et de Chicago
ont dû monopoliser le travail de tous les menuis-
siers des Etats-Unis, car nous sommes ébahis de
la quantité de marches qu'on y a faites.Les Restaurateurs qui tiennent à la propreté
feraient bien d'employer le nommé Ruellant, ré-
cemment arrivé à Montréal. Dernièrement dans
une bagarre, il a essayé le feu de deux énergu-
mères armés de revolvers.

UN COLLECTIONNEUR ENTHOU- SIASTE

M. du Million.—Ne croyez-vous pas que le de-
voir d'un homme, c'est de considérer une femme
comme le plus beau joyau qu'il soit possible de
posséder ?*Mathilde.*—Certainement, je le crois.*M. du Million.*—Eh bien, ma chérie, je pos-
sède une riche collection de diamants, puis je
vous ajouter à ma collection ?

LEÇON DE GYMNASTIQUE

I
Le professeur.—Maintenant, messieurs, remarquez-
moi bien. Gonflez-vous l'estomac.II
—Suivez-moi bien. Au numéro trois, gonflez.III
—Trois ! ! ! ! !

CHANCEUX MALGRÉ TOUT

Un individu est à se faire bâtir une magni-
fique résidence en bois. Sur une des façades, se
trouve comme ornement, un superbe œil-de-bœuf
à verre convexe. Quelqu'un l'avertit du danger
qu'il y avait de mettre un tel ornement qui pour-
rait faire l'office de lentille et surchauffé par les
rayons du soleil, mettre le feu à la maison, ainsi
que la chose était arrivée à peu de temps aupara-
vant dans le village voisin. Mais heureusement que
dans ce cas, l'incendie avait été découvert à
temps et avait été maîtrisé. "Ah ! s'écrie notre
homme, si c'avait été en pleine nuit, tout aurait
été perdu !"

MOTS D'ENFANTS

La tante.—Combien gros aimes-tu ton nouveau
petit frère ?*Juliette.*—A peu près trois fois sa grosseur.

PAS CONFIANCE DANS L'ANGE

Le tramp (qui reçoit à manger).—Je suis cer-
tain, madame, que vous serez récompensée pour
votre bonté.*La dame charitable.*—Oh ! ne vous inquiétez
pas de cela.*Le tramp.*—Oui, madame ; personne ne peut
dire tout le bien que les petites attentions au
pauvre indigent peuvent rapporter plus tard.*La dame.*—Je ne pense jamais à cela.*Le tramp.*—Vous êtes bonne vous ; mais qui
sait si, en ce moment, vous ne faites pas la cha-
rité à un ange du bon Dieu ?*La dame.*—Je m'en doute un peu ; et c'est
pour cela que je reste ici à surveiller pour qu'il
ne s'envole pas avec la cuillère.

DIPLOMATIE

*Où est la dame de la maison ? Elle est dans la cuisine
à peler des oignons. Comme elle veut un paletot en four-
rure, il faut que monsieur la trouve en larmes à son arri-
vée.*

QUESTION IMPORTANTE

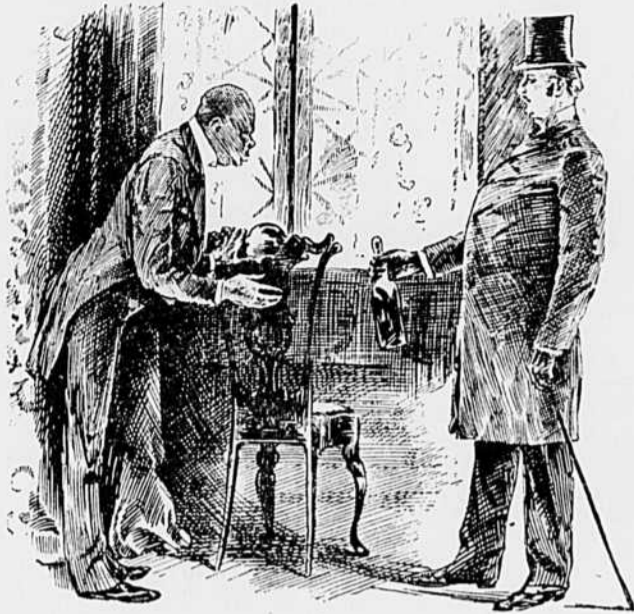
Albert, (la veille de son mariage).—Demain ma
bien-aimée, nous ne ferons plus qu'un.*Rose.*—Oui, mais lequel de nous deux que ça
sera ?

L'HÔTE

A quoi bon insulter l'amour quand il s'en va ?
Quand il quitte le seuil, insulte-t-on son hôte ?
S'il ne fut pas aussi constant qu'on le rêva,
N'est-ce pas notre faute ?L'avons-nous bien gardé des besoins, de l'ennui ?
A-t-il trouvé chez nous les choses qu'il préfère ?
N'a-t-il pas à se plaindre ? Avons-nous fait pour lui
Tout ce qu'il fallait faire ?Je crois avoir donné pourtant tout ce que j'ai
Il eut toutes les clefs sans aucune défense.
Je ne ménageais rien pour qu'il fût hébergé
Comme un ami d'enfance.Il mangeait à son gré, buvait comme un sonneur,
Autant qu'il en voulait, de mon vin délectable,
Je le faisais asseoir à la place d'honneur
Au bon bout de la table.Je lui faisais cueillir mes roses à foison.
Je le menais chasser au bois et sur la lande.
Il couchait dans le plus beau lit de la maison,
Dans mes draps de Hollande.Mais il faut bien le dire aussi, comme un marmot
Je me levais parfois grincheux, l'humeur mauvaise
Et je restais des jours entiers sans souffler mot
A boudier sur ma chaise.Comme il me répondait par un rire moqueur,
J'excitais contre lui mes colères malsaines,
Je l'appelais ingrat, oublieux, mauvais cœur.
Je lui faisais des scènes !Si bien qu'un triste soir où je l'avais blessé,
Ses yeux ayant pleuré, la porte étant ouverte,
Il est parti sans rien me dire et m'a laissé,
Dans ma maison déserte.Je crus qu'il reviendrait. Sans doute il aurait dû
Me pardonner ma faute et n'avoir pas rancune.
Mais non ! Et me voilà seul comme un chien perdu
Aboyant à la lune.

J. RICHEPIX.

LES PLAISIRS DE L'IMPRÉVU



I

Monsieur Crèspartout, à son nouveau domestique.—Tiens, je t'apporte une bouteille de champagne, parce que j'ai du monde à dîner ce soir. Quand je le demanderai, tu l'apporteras lentement.
Jacques.—Très bien, monsieur.



II

Monsieur Crèspartout, à la fin du dîner.—En effet Jacques, quel champagne as-tu dans la cave dans le moment ?
Jacques.—Je n'ai que la bouteille que vous m'avez apportée ce soir. Pas une graine de plus.

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même,
Ni tout à fait une autre et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême
Elle seule le sait rafraîchir en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ?—Je l'ignore
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil aux regards des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tuées.

PAUL VERLAINE.

QUELQUES NOTIONS POÉTIQUES



L'institutrice.—Sais-tu ce que c'est qu'une ode ?
Lili.—Oui ; quand c'est en bouteille, ça s'appelle ode de Cologne.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Boulevard de la Villette, deux agents, escortés d'une douzaine de gamins, emmènent au poste un affreux chenapan :

Première commère.—Quoiqu'il a f...ichu, ce galaplat-là ?

Deuxième commère.—Il a volé père et mère.

Première commère.—Je me disais aussi... il a l'air avancé pour son âge.

Mme Chapuzeau raconte à une voisine les infortunes du locataire du cinquième, dont l'appartement est dévasté par les rats :

—Ma chère... la nuit... on entendait rougir les livres !

X... entre chez son ami Taupin, qui est un architecte marié à la plus charmante des Parisiennes, et le surprend en train de dessiner un beau mausolée.

—C'est une commande ?... fait l'ami.

Taupin souriant :

—Non !... c'est une petite aquarelle pour la fête de belle maman... tu vois, cela lui est dédié : "A la meilleure des belles-mères... son gendre reconnaissant !"

Calino arrive en retard à un rendez vous d'affaires.

Il s'excuse comme il peut.

—Vous savez ! depuis que nous avons des horloges électriques, l'heure va moitié plus vite !

LA LOI DES CONTRASTES

Entendu sur la rue St-Jacques.

Premier ami.—Sais-tu, mon cher, que dame Nature est très fantastique ?

Deuxième ami.—Comment cela ?

Premier ami.—N'est-ce pas toujours la plus grosse farce qui produit le rire le plus léger ?

L'AUTRE COTÉ DE LA MÉDAILLE

A Chicago.

Madame Millionnaire.—Je te l'avoue franchement, il me coûte beaucoup d'aller au bal ce soir.

L'ami.—Pourquoi cela ?

Madame Millionnaire.—Je vais y rencontrer mes quatre premiers maris.

SÉRIE ÉPUISEE

Elle.—Je suis certaine, Sans-façon, que vous trouveriez ici même, un grand nombre de jeunes filles qui vous rendraient heuceux.

Lui, (soupirant).—Je le sais, ma's voyez-vous, je les ai demandé toutes ; vous êtes ma dernière chance.

Sans union, il ne peut exister ni force ni esprit public.

LA PROTECTION



Le papa.—Qu'as-tu là, dans le fond de ton pantalon ?
Toto.—La Tribune de New-York ; elle est remplie de protection.

LA VUE BASSE



Cornereuf.—Dis donc, Machin ; prête-moi tes lunettes. Je ne puis pas lire un fichu de mot dans ta gazette.

Machin.—Ma gazette ? C'est le papier aux mouches.

ANTITHESE

Dans un café chic, deux agents
D'affaires, très intelligents,
Frisant le code,
Causaient : rêveur malencontreux,
Un poète assis auprès d'eux
Cherchait une ode.

Lui n'entendait — c'est positif —
Que le son argenté et vif
Des rimes franches ;
Eux, dans leur gousset froidement
Supputaient l'amorcelement
Des pièces blanches !

Lui, c'était le doux rossignol !
Ses roulades prepaient leur vol
Vers les étoiles !
Eux, hiboux, à la nuit d'été,
Reprochaient, craignant la clarté,
Ses légers voiles :

A la lune il faisait sa cour,
Lui dédiant des chants d'amour,
Des sérénades...
Eux se disaient : " Arrangeons-nous
" Pour faire à la lune des trous,
" Non des ballades ! "

A chaque fois que le rimeur
Criait : " amour ! " l'écho railleur
Répondait : " flûte ! "
" As-tu de l'os ? Le même écho,
Soufflant le froid, soufflant le chaud,
Répliquait : " brute ! "

Le duo reprenait encor.
Le poète criait plus fort :
" A toi mon ange ! "
Alors l'écho facétieux :
" C'est une rime que tu veux ?
" — Agent de change. — "

O poésie, ô décevant
Mirage, métier énervant !
Ce temps de prose
Te permet-il de courtiser
Aède, et de diviniser
L'astre, la rose ?

Le bruit des écus qui surgit
Au poète dont il s'agit
Vint coup r l'aîle...
Il fut vaincu dans le combat...
Ainsi, le plomb brutal abat
Une hirondelle !

Allez donc de votre côté,
Prêtres d'un Plutus mal côté,
Tas d'imbéciles !
Laissez le penseur diriger
En paix ses vers, troupeau léger,
Coursiers Jociles !

V. ROGEE-LACASSAGNE.

LA FORTUNE DES MINISTRES
ANGLAIS

Les ministres du cabinet Gladstone, bien que membres d'un ministère libéral, ont pour la plupart des fortunes de grands seigneurs. Leurs revenus ne le cèdent en rien à ceux des membres de l'ancien ministère du marquis de Salisbury.

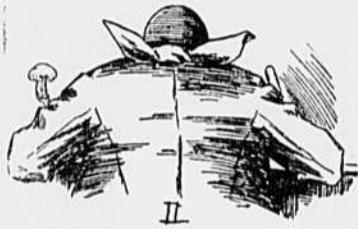
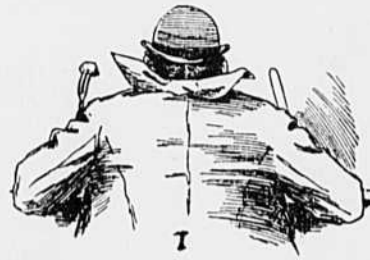
Lord Spencer a \$230,000 de rente ; lord Carington, le lord chambellan, \$200,000 ; M. Acland, \$180,000 ; lord Rosebury, \$160,000 (qui lui viennent de sa femme, lady Hannay Rothschild, fille de lord Rothschild) ; lord Vernod, \$120,000 ; lord Hougeton, \$55,000, et lord Ribblesdale, \$35,000. Les autres ont des revenus de moins de vingt mille piastres.

LOCUTIONS USUELLES



—Je suis en position de savoir.....

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Le monsieur qui mange au comptoir.

UN CAOUTCHOUC MINÉRAL

L'Engineering and Mining Journal annonce qu'on vient de trouver un succédané, jusqu'à présent inutilisé, du caoutchouc. Cette question est d'autant plus importante que les usages du caoutchouc se multiplient chaque jour, en même temps que cette substance devient de plus en plus rare, par suite de l'épuisement et du non remplacement des forêts d'arbres à caoutchouc. Ce suc élastique minéral s'obtient comme résidu de l'épuration du goudron par l'acide sulfurique ; il se présente sous la forme d'une matière noire, semblable au bitume et possédant l'élasticité du caoutchouc. Si on fait chauffer cette masse pâteuse jusqu'à réduction de 60 p. c. de son volume primitif, on obtient une matière analogue à l'ébonite. Sa solution dans le naphte constitue un excellent isolant ; dissolution alcoolique, il donne un vernis imperméable. Il paraît que des essais du nouveau produit ont été tentés avec succès en Angleterre.

LES ARBRES SACRÉS

Le palmier, le chêne et le frêne sont les trois arbres qui, depuis des temps immémoriaux, ont été regardés comme sacrés.

Le premier, qui figure représenté sur les plus vieux monuments des Egyptiens et des Assyriens, est le palmier-dattier (*phœnix dactylifera*), qui était le symbole du monde et de la création.

Les Juifs et les Arabes regardèrent également le palmier comme étant une mystérieuse allégorie de la vie humaine ; il meurt, en effet, lorsque sa tête est coupée, et l'ablation d'une de ses branches arrête sa croissance.

Le chêne, également, a toujours été considéré comme un arbre sacré par nos ancêtres et, surtout pour les nations du nord de l'Europe.

Lorsque saint Winifrid aborda en Germanie, en 680, pour prêcher l'Évangile, un de ses premiers actes fut d'abattre le chêne géant consacré

par les Saxons au dieu Thor. Le saint bâtit une chapelle avec le bois de ce chêne et la consacra à saint Pierre.

Un chêne en Irlande était consacré à saint Colomban : quiconque mâchait un morceau d'écorce était sûr de ne pas être pendu. La foudre détruisit ce chêne : personne n'osa toucher à ses débris, si ce n'est un jardinier qui se servit de l'écorce pour se faire des chaussures. La première fois qu'il les mit, ses pieds furent atteints de la lèpre et il ne s'en est pas guéri.

Les Celtes, les Germains et les Scandinaves révéraient également le frêne des montagnes. C'était pour eux le plus sacré des arbres et il jouait dans leur religion un rôle considérable. C'était l'arbre du monde éternellement jeune et frais, représentant le ciel, la terre et l'enfer.

PINCÉES DE CONSEILS

POUR FAIRE VIEILLIR LE VIN

Si l'on veut vieillir rapidement un bon vin trop jeune encore pour être servi avec toute sa valeur on remplit des bouteilles à un verre près. Elles sont bouchées et mises dans un chaudron rempli d'eau jusqu'au milieu du col.

L'eau est chauffée jusqu'à environ cent quarante degrés, température qu'il ne faut pas dépasser. On maintient les bouteilles à cette température environ une heure ; puis on les retire ; on achève de les remplir avec le contenu de l'une d'elles et on les bouche bien.

Le vin ainsi préparé paraît avoir de dix à douze ans.

Avons-nous besoin de faire remarquer, qu'en opérant ainsi sur un vin sans qualité naturelle, on ne ferait que l'amoindrir car il ne peut acquérir aucun bouquet et se dépouillerait des principes qui le rendent potable.

INCOMBUSTIBILITÉ DES CHAUSSURES

Le cuir est une matière éminemment combustible. Les cordonniers, plus que tous les autres, doivent le savoir, car, lorsqu'arrive l'hiver, ils ont à supporter les reproches immérités des clients frieux qui, après avoir brûlé leurs chaussures, voudraient leur faire supporter les effets de leurs maladrotes.

Si l'on pouvait obtenir l'incombustibilité des chaussures, on rendrait, par ce fait, un grand service aux clients, d'abord, et aux fournisseurs ensuite.

Malheureusement, la chose n'est guère possible ; cependant, nous devons avouer que nous sommes arrivés à un résultat satisfaisant en plongeant des chaussures dans un bain ainsi composé :

Sulfate d'ammoniaque.....	8 parties.
Acide borique.....	3 —
Borax.....	2 —
Eau.....	100 —

On laisse tremper pendant un jour ces chaussures, après quoi, on les retire et on les met sécher.

La recette est facile ; qu'on l'essaie, et on verra que l'on obtient ainsi une certaine incombustibilité.

LOCUTIONS USUELLES



Ce qui s'appelle en avoir jusqu'au cou.

PÊCHEUR A LA LIGNE

Une longue et consciencieuse observation des choses de la nature me permet d'affirmer que le poisson se tient habituellement dans l'eau. Cette coutume remonte à la plus haute antiquité et c'est à la combattre que le pêcheur consacre son intelligence.

Dans ce but, il emploie une canne au bout de laquelle prend un fil terminé par un crochet qu'on appelle hameçon. Les grammairiens discutent pour savoir si l'H de cet hameçon doit être aspiré. Je suis d'avis qu'il doit l'être, au moins pour les poissons.

Le hameçon sert ordinairement d'asile à un ver, — ce qui fait dire que l'asticot vit au crochet du pêcheur à la ligne ; ce qui paraît certain, c'est que le poisson aime les vers ; à peine en a-t-il trouvé un qu'il se met à chercher la rime.

Feu Orphée captivait de la sorte avec deux simples vers, mis en musique, les animaux les plus considérables. Cet usage est complètement abandonné pour ce qui concerne les lions et autres bêtes féroces ; il a même perdu beaucoup de son efficacité sur le poisson. Cela tient à ce que celui-ci devient chaque jour plus malin, tandis que le pêcheur reste toujours aussi bête.

Cependant, les statistiques tendent à établir que le poisson meurt jeune et finit généralement ses jours dans une poêle à frire. Il est permis d'attribuer cet état de choses au suicide. Quand un goujon est las de l'existence, il se passe un asticot au travers du corps ; — c'est parmi ces désespérés que se recrutent la plupart de nos fritures.

On cite néanmoins comme cas de longévité, les carpes de Fontainebleau, qui sont plusieurs fois centenaires. Pour honorer leur vieillesse, on leur a passé des anneaux dans le nez. C'est ainsi que les poissons, auxquels l'usage des statues est étranger, célèbrent leurs illustrations nationales. Il est honteux de penser que nous n'en avons jamais fait autant pour feu Chevreul ni pour de Lesseps.

Quelques naturalistes, parmi lesquels Buffon, ont remarqué que le poisson est muet. Ce silence est l'objet d'une foule de commentaires. Pour l'expliquer, il convient d'observer que le plongeon est peu favorable à l'exercice de la parole et que les causeurs les plus brillants s'abstiennent de prendre part à la conversation lorsqu'ils ont la tête sous l'eau.

Passons maintenant à la pratique.

Chaque espèce de poisson exige des soins particuliers.

Ainsi l'ablette ne se pêche pas de la même façon que le requin : l'ablette mord au ver de vase et le requin à la cuisse d'homme. Munissez-vous en conséquence.

La pêche au gardon est des plus simples. Vous

jetez votre ligne en disant : "Gardon, s'il vous plaît !" Il tire. Et vous n'avez plus qu'à le diriger avec précaution vers une poêle à frire.

Languille se plaît dans les vases, pourvu qu'il n'y ait point un œil au fond.

La truite exige des ménagements. Ne faites pas aux truites ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

Pour le goujon, servez-vous d'un de ces vieux roqueforts avancés dont parlait le renard de la fable : "Il a trop de vers, dit-il, c'est bon pour les goujons."

La lamproie est un poisson délicat, tandis que l'ombre chevalier... d'industrie est noté pour vos indécrottes. Ne faites donc jamais la faute de lâcher la lamproie pour l'ombre.

Les brèmes ont le tort de se maquiller ; les carpes transparentes sont d'une rare inconvenance ; le juène ou meunier est sujet à des somnolences dans les remous, ce qui a donné lieu au refrain populaire :

Meunier, tu dors,
Tra la, la, la, la laire (bis)

La sardine reste dans l'huile, le hareng sort. Le mulot est connu pour son obstination, La perche réussit assez bien les imitations de Sarah Bernhardt.

WILLY.

SÉCHEZ, MES LARMES

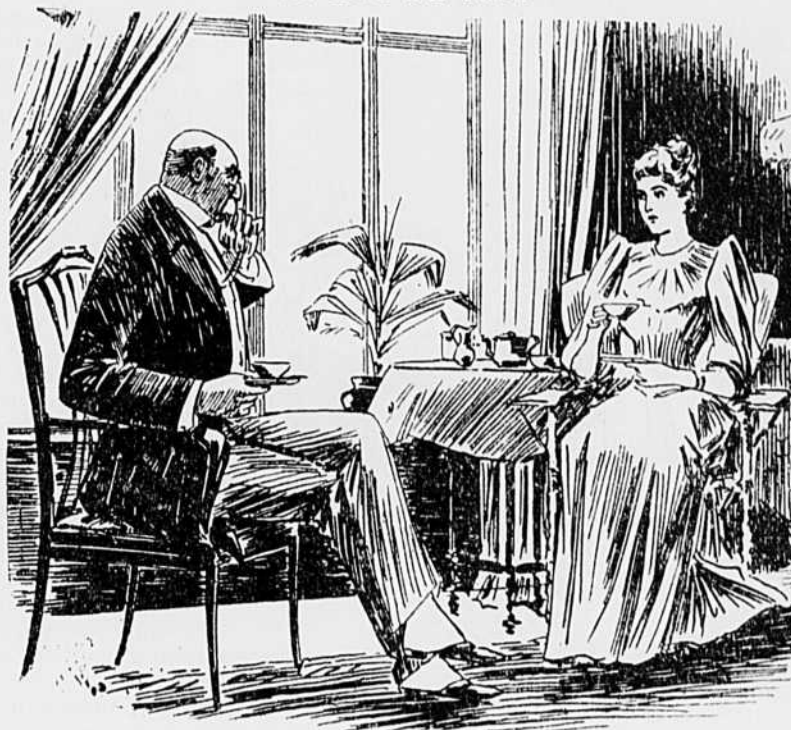
M. de l'Hyménée, (le matin de son mariage).— Eh bien, Alphonse, je vais donc emmener ta sœur avec moi bien loin d'ici ; et tu ne la verras plus pour longtemps.

Alphonse, (7 ans).—Vrai, vous allez l'emmener ?

M. de l'Hyménée.—Oui, vrai.

Alphonse.—J'ai hâte de voir si vous allez l'endurer aussi longtemps que moi.

UN MOT DE TROP



Le colonel Ramo'lot.—J'ai eu une belle jeunesse. Je me suis engagé cinq fois avant de me marier, et j'en suis toujours sorti sans la moindre égratignure ; mais depuis que...

Jeune dame mariée (l'interrompant).—Vraiment ? Vous paraissez un couple si uni !

HISTOIRE VRAIE

En descendant, devers la porte du Sahel,
Suivant la route blanche où se creuse l'ornière,
S'élève tristement seule, la poudrière,
Sous le coloris chaud, implacable du ciel.

C'était Dimanche, un grand soleil, un temps superbe,
La poussière poudrait les talus plantés d'herbe,
Les Arabes passaient, gais sur leurs bourricots,
Trop lassés pour jeter leur chant morne aux échos.
Près de la poudrière était la sentinelle,
Baionnette au canon, dans la pose éternelle
Du rêveur. Il était tout jeune, il était blond,
C'était un beau zouave au bleu regard profond,
Il avait le teint pâle, il avait la main blanche.
Quand les filles passaient et le poing sur la hanche
En troupe dévalaient, il ne regardait pas.
Il semblait suivre au loin, à l'horizon, là bas,
Quelque chose d'obscur qui lui donnait la fièvre,
Je voyais ses yeux luire et remuer sa lèvre.
Peut-être qu'il avait, l'enfant, de vieux parents,
Une promise blonde aux regards transparents,
Qu'il lui tardait de voir, et qui, ce jour de fête,
Hantait son cœur fidèle et tourmentait sa tête...
La porte s'élevait, blanche comme un linéol,
Il s'ennuyait bien sûr de se trouver tout seul.
Sur son front se levaient les souvenirs moroses.

Je passai devant lui, les bras remplis de roses.
Il vit peut-être en moi, le rayon de pitié
Car l'éducation civilise à moitié
Et je n'ai jamais su cacher ce que je pense.

Il tressaillit, et longuement, de ses yeux doux,
Me suivit comme fait l'enfant qu'on récompense.

Personne ne passait, personne autour de nous.
Sans parler, même sans regarder en arrière,
Je laissai quelques fleurs rouler dans la poussière,
Et je hâtai le pas !

Philosophe moqueur.
Qui portez un bouquin à la place du cœur,
Riez ! Et vous, Mamans, suivez d'un œil farouche
Ce poète qui jase une plume à la main :
Quand je tournai la tête au détour du chemin,
Le beau soldat pleurait, les roses sur sa bouche.

RACHEL SCHOPIN.

SIMPLE DÉPLACEMENT

Jules.—Le petit chien que l'homme de police a tué était-il enragé ?

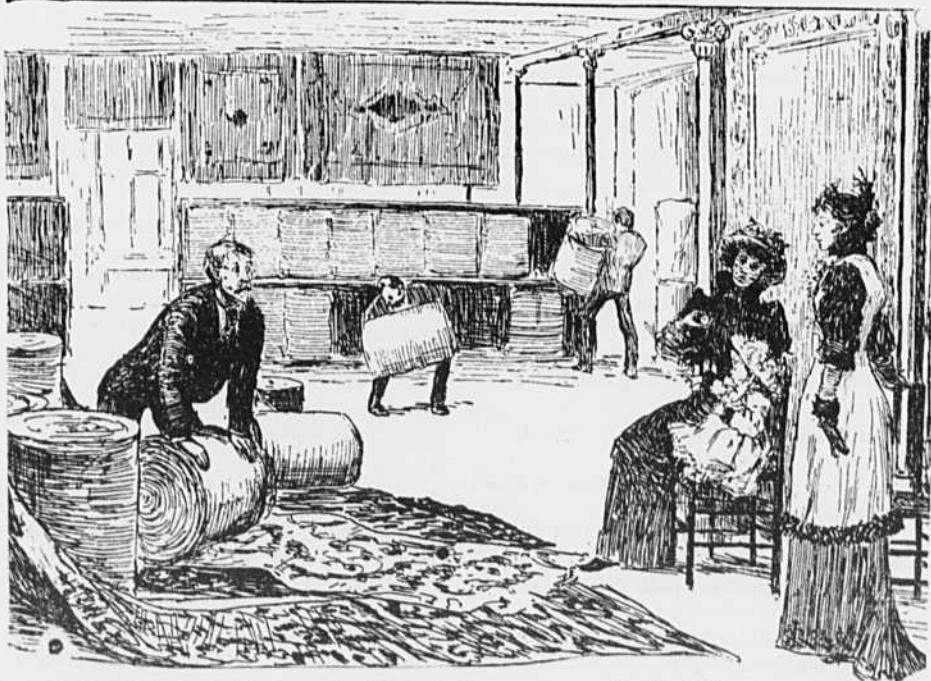
Paul.—Non pas le chien, mais la femme à qui il appartenait.

PAUVRE, MAIS HONNÊTE

Le client.—Ce vêtement est-il tout laine ?

Le marchand juif.—Je ne vous tromperai pas, mon ami. Pas complètement tout laine ; les boutons sont en soie.

DISTRACTION SUPERBE



La dame à son amie.—A quoi bon regarder des tapis dont tu n'as pas besoin ? Filons !
L'amie.—Eh ! mais non ! Nous avons encore quarante minutes à nous ; et ça amuse tant bébé !

INCONTESTABLE



L'Institutrice. — Dans quelle partie de l'Évangile est-il dit que l'homme ne devra avoir qu'une femme?

L'Elève. — Lorsque notre Seigneur dit que l'homme ne doit pas servir de maîtres.

UN VOYAGE

I

Depuis un an, les Groffier faisaient des économies pour aller à l'Exposition.

C'était un ménage de petits rentiers qui passaient pour riches dans la ville qu'ils habitaient. Madame Groffier, une grosse boursofflée, donnait le ton aux dames, et Monsieur Groffier qui avait voyagé dans sa jeunesse était recherché pour les nombreux renseignements qu'il possédait sur toutes choses. Ils avaient un fils âgé de onze ans.

Lorsqu'on apprit leur intention d'aller visiter l'Exposition universelle, comme disait Groffier, tout le monde autour d'eux fut dans la joie. On verrait donc enfin si les merveilles célébrées sans trêve par les journalistes, en valaient la peine; car on savait que les journalistes vivent ordinairement de canards, il était bon de s'en méfier. Seuls, les Ravelot qui devaient faire le même voyage, crevèrent de dépit, voyant qu'ils auraient là de redoutables concurrents.

Le jour du départ, toute la ville accompagna triomphalement les Groffier jusqu'à la voiture qui devait les conduire à la gare la plus proche, distante de quinze kilomètres.

Les femmes recommandaient à Mme Groffier d'aller aux grands magasins du Louvre, et de monter sur la tour Eiffel pour voir quelle sensation... "ça donnait..." Quant au mari, un groupe d'hommes l'entourait, et il prenait de petits airs mystérieux pour répondre: "Soyez tranquilles" "je n'y manquerai pas..." "Je vous conterai ça au retour" et tous disaient, les yeux brillants: "Quel veinard!" Au moment où il grimpait en voiture, un grand vieux aux joues creuses lui cria: "N'oubliez pas les danseuses Javanaises" et Groffier remua la tête d'un air entendu.

Le lendemain, nos voyageurs faisaient leur

APRÈS LES FIANÇAILLES



I

Elle. — Non, cher, je ne puis franchir ce mur.

Lui. — Pourquoi donc? Ça nous raccourcit d'un mille.

entrée à Paris, étourdis par les stridents appels des locomotives, les bruits de ferraille, et les glapissements humains qui s'entre-croisaient sur les quais de la gare dans une atmosphère de charbon.

Mme Groffier donnait le bras à son mari et et tenait le petit par la main; une heure durant, ils coururent ainsi dans tous les sens à la recherche de leur malle; et, de temps en temps, lorsqu'un charrette à bras arrivait avec un grincement de poulie mal graissée, déversait devant eux une fournée de grosses caisse étiquetées, ils disaient: "Cette fois la nôtre doit y être..."

Finalement, ils arrivèrent à l'hôtel, que M. Groffier connaissait déjà pour y être descendu dix ans auparavant. Mais les patron n'était plus le même, et comme le prix des chambres avait subi une augmentation considérable, M. Groffier ne se décida à louer qu'après avoir longuement discuté les tarifs, car il ne voulait pas se laisser "exploiter."

Après une toilette sommaire, tous trois sortirent pour faire un tour avant de dîner; d'ailleurs Madame Groffier ne voulait pas prendre ses repas à l'hôtel même, prétendant que rien n'était plus ruineux que de manger à prix fixe.

Groffier, content de lui-même faisait le cicerone et donnait des explications sur tout ce qu'ils voyaient: "Voilà le Louvre!" "Voilà les Tuileries!" "...La place de la Concorde!..." "Ça, c'est, je crois, le Palais de Bourbon!..." Mme Groffier un peu abasourdie répétait: "Comme c'est beau!" Le petit ballotté au bras de sa mère, et continuellement heurté par les passants, avait fini, sans qu'on s'en aperçût, par lâcher la main qui le traînait.

Soudain au passage d'une rue, les appels réitérés d'une corne retentirent désespérément: un lourd omnibus débouchait, plein de voyageurs. Renversé sur son siège, les poings à la hauteur du menton, le cocher essayait en vain d'arrêter son attelage; ses efforts le rendaient violet, et les chevaux tête relevée se campaient sur leur train de derrière, comme pour se cabrer. Mais l'énorme voiture emportée par l'élan, talonnait leur croupe, les forçant d'avancer; des cris retentirent.

En même temps, un groupe s'amasait autour de l'omnibus qui s'était vidé en un clin d'œil. Quelques femmes criaient: "C'est affreux!... c'est horrible!..." Groffier très inquiet avait disparu dans la foule des curieux, cherchant le petit et voulant aussi savoir ce qui se passait.

Alors entre deux sergents de ville et un monsieur qui avait l'air de donner des instructions—quelque médecin sans doute—il vit son fils, étendu dans la boue, immobile, le visage crayeux, une écume rouge aux lèvres: l'omnibus le renversant, lui avait défoncé la poitrine.

II

Après l'enterrement, Groffier, affreusement triste, rentra à l'hôtel où l'attendait sa femme: la douleur que lui causait la mort horrible de son fils se compliquait d'un souci encore indéfinissable pour lui.

Madame Groffier en le voyant eut une crise de sanglots.

—Mon pauvre Paul, mon pauvre Paul, disait-elle.

—Et le mari répondait: "Quel affreux accident."

—Au moment où nous étions dans la joie...

—Nous attendions cette époque depuis si longtemps...

Et brusquement il ajouta:

—Qu'allons-nous faire maintenant?"

—Hésitante, elle répondit: "je ne sais... c'est à toi de voir... si... si nous devons quitter Paris ce soir même..."

Aussitôt, il sentit un grand soulagement; il avait craint en effet que sa femme n'exigeât un départ immédiat. Certainement, il n'aurait fait aucune objection, comprenant qu'il était plus convenable dans leur deuil, de ne point goûter aux plaisirs que leur offrait la grande ville. Mais tout de même puisqu'ils avaient fait des sacrifices pour venir à Paris, il aurait été regrettable qu'on n'en recueillît pas ensuite les bénéfices. D'ailleurs, une pareille occasion se représenterait-elle? Et les Ravelot leurs ennemis qui devaient aussi venir à l'Exposition universelle ne triompheraient-ils pas en décrivant aux autres, là-bas des choses qu'eux seuls auraient vues?

Alors il dit timidement:

—Maintenant que nous y sommes, nous pourrions encore rester quelques jours ici.

Elle demanda prévoyant obscurément la réponse:

—Que ferons-nous...?

—Eh mon Dieu, nous ferons ce que nous voulons faire avant... avant... l'accident. Voyons, notre chéri était si content de ce voyage, qu'il ne nous en voudra pas de le faire durer sans lui. Quelle sottise idée de croire que les morts sont fa-

A TITRE D'ESSAI



Employé de l'hôtel de ville, surprenant un tramp dans le fauteuil du maire. — Insolent! Filez d'ici!

Le tramp. — Vous dites?... Voyez-vous, si le capitonnage me convient, je veux en faire envoyer trois à la maison.

chés de voir s'amuser ceux qu'ils affectionnaient ici-bas. Ne doivent-ils souffrir, au contraire, de nous voir pleurer, et jouir de nos joies? Moins nous sommes tristes, plus notre Paul nous bénira pourvu qu'il comprenne que nous l'aimons toujours. Le deuil est un préjugé stupide: tant pis pour les préjugés.

Il faisait de grands gestes on parlant, s'efforçant à l'aide de bonnes raisons qui endorment tous nos scrupules, d'étouffer le petit remords que lui donnait sa décision.

Elle, à moitié résolue, ajouta:

—Il est vrai que nous avons déjà dépensé beaucoup d'argent... nous ne sommes pas riches... quand le vin est tiré, il faut le boire... tu as peut-être raison.

III

Le lendemain, ils commencèrent à visiter l'Exposition. Madame Groffier n'avait pas revêtu le deuil, afin de pouvoir pénétrer partout, sans offusquer les regards. Groffier portait à son chapeau un crêpe minuscule, satisfaisant ainsi sa conscience et en même temps les convenances. Ils virent tout ce qu'on pouvait voir au Champ de Mars. Tous les soirs en rentrant à l'hôtel, la femme poussait un soupir et versait quelques

AH! LE MAGASINAGE!



I

2 p.m.—Elle m'a dit deux minutes... Enfin, puisqu'elle n'a que des aiguilles à acheter!



II

3 p.m.—Fichtre! C'est dur à acheter des aiguilles.



III

4 p.m.—C'est que je n'ai plus de cigarettes! Et voilà qu'il pleut!



IV

5 p.m.—Oh! les femmes! les femmes! Pas de parapluie et un pardessus qui se gâte!



V

6 p.m.—Sapristi! Je m'en vais avec un chapeau et un pardessus en moins.



VI

7 p.m.—Oh est-il ce vieux cantique? Je ne puis pas le laisser d'une seconde.

larmes disant invariablement: "Mon pauvre Paul, mon pauvre Paul, comme tu te seras amusé aujourd'hui en notre compagnie."

Et Groffier répondait solennellement:

—Il est à nos côtés et voit tout.

Quelquesfois même, pour relever le moral de sa femme, il ajoutait moitié gaiement, moitié tristement:

—Et puis, il ne paye pas pour rentrer à l'Exposition.

Un mois après, la veille de partir, ils se promenaient sous la Tour Eiffel, lorsqu'ils se trouvèrent nez à nez avec les Ravelot.

Ceux-ci, contents sans doute de se retrouver en pays perdu, les abordèrent gracieusement. Après les compliments d'usage, et les exclamations admiratives sur les merveilles qu'on avait vues de part et d'autre, Mme Ravelot dit à Mme Groffier:

—Tiens, je ne vois pas votre petit Paul!...

Celle-ci pâlit et changea de visage; elle s'apprêtait à tout raconter, lorsque Groffier sentant qu'elle allait commettre une bourde répondit:

—Nous l'avons, aujourd'hui, laissé à l'hôtel parce qu'il était un peu fatigué.

—Malade? questionna Ravelot d'un air inquiet.

—Non, non: une petite migraine; ce soir il n'y paraîtra plus.

On changea de conversation. Mme Groffier très gênée et craignant de se retrouver avec les Ravelot, leur annonça que son mari avait fixé le départ au lendemain. On se quitta après forces salutations.

Le soir même, Mme Groffier apprêtait son deuil, et achetait à son mari un crêpe de dimensions raisonnables. Lui comprenant que ce qui était arrivé avec les Ravelot à propos du petit, se renouvelerait chez elle dit à Groffier: "Tout

D'APRÈS LA FORMULE



Estelle.—Sais-tu, mon oncle, qu'il m'a fait la demande six fois, avant que je ne l'aie accepté?
L'oncle.—Hum! C'est ce qu'en médecine, signifie: "Bien secouer avant d'en prendre."

le monde, là-bas, ignore comment et quand l'accident est arrivé: il faut arranger la chose..."

—Sois tranquille, répondit celui-ci.

Le lendemain ils prenaient le train.

IV

Dans la petite ville, une foule d'amis les attendait sur la place de l'Eglise. Dès que la voiture parut tout le monde se précipita pour les embrasser. Alors on vit descendre lentement Groffier, pâle, vêtu de noir, faisant des efforts visibles pour ne pas pleurer: un véritable remords qui l'étreignait. Derrière lui venait Groffier, sanglotant, réellement émue au souvenir de son malheur. Des bras de femme s'ouvrirent, et elle s'y précipita, hachant ses phrases, répétant à toutes les phrases: "Chère amie, chère amie mon pauvre enfant... si vous saisissez..."

Groffier redevenu maître de lui disait aux hommes:

—C'était pas plus tard qu'avant-hier; le petit ayant la tête un peu lourde était resté à l'hôtel. Nous rencontrons les Ravelot à l'Exposition universelle, qui nous demandent de ses nouvelles. Je réponds qu'il a la migraine. Le soir en rentrant, nous le trouvons en plein délire: un accès pernicieux... à neuf heures c'était fini...

H. DARSIGNY.

QUEEN'S THEATRE



La "Cleveland's Menestrels Company" eat sans contredit la plus forte troupe que nous ayons eue en ce genre. Il n'ont pas joué longtemps, car mercredi leurs représentations étaient terminées; mais à en juger par la foule, ils auraient pu faire à Montréal un plus long séjour. Des artistes tels que Barney Fagan et Frank Queen, ne peuvent pas faire autrement que d'assurer le succès d'une pièce, aussi ont-ils été applaudis à outrance. Ils sont à juste titre appelés les rois de leur profession. La troupe d'Arabes, les Bedouins, est rien moins que superbe. Cette troupe vient de Morocco. Parmi les chantres, nous devons mentionner B. S. Carnes comme "basso profundo"; Ralph Boyer, bariton hors ligne; Sinclair, alto; Henry J. Howard, ténor. Et un grand nombre d'autres artistes célèbres. Nous le répétons, ils auraient dû demeurer plus longtemps avec nous.—Semaine prochaine: Ezra Kendall dans "A pair of Kids."

PAS SURPRENANT

M. du Sabot.—Je me demande comment il se fait que Crèvevaim a toujours du linge si bien repassé et si luisant.

M. Lefarceur.—Comment! Mais ne savez-vous pas que sa femme a une volonté de fer!

THÉÂTRE-ROYAL



Cruiskeen Lawn est la pièce qu'on joue cette semaine au Théâtre-Royal. Cette pièce n'est pas nouvelle pour Montréal, mais elle est si attrayante et on y a fait tant d'améliorations que la salle du théâtre a été à chaque représentation remplie d'une foule enthousiaste. Les applaudissements n'ont pas fait défaut, et les acteurs ont tenu l'auditoire dans une hilarité constante. Si Cruiskeen Lawn a obtenu un grand succès l'an dernier, celui qu'il obtient cette semaine, n'a rien à lui céder. C'est une des comédies les mieux interprétées que nous ayons eues encore ici, et nous encourageons fort tous les amateurs de bonnes pièces, d'aller au théâtre Royal, cette semaine. Les deux dernières représentations auront lieu samedi après-midi et soir.

Semaine suivante: VANETER D'HART.

LE GÉNIE DES AFFAIRES



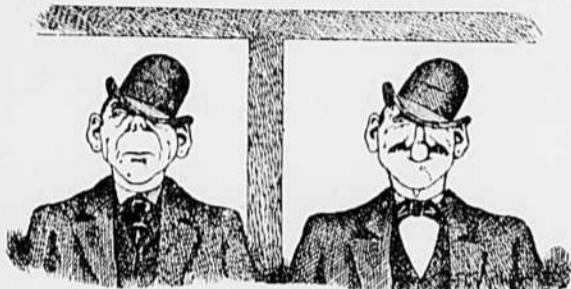
Sambo.—Que fais-tu maintenant?
Cicéron.—Je fais le commerce de charbon.
Sambo.—De gros ou de détail?
Cicéron.—Les deux. Tantôt je vends au demi mètre, et des fois à la demi tonne.

LES EMBÊTEMENTS DE LA MODE



I

—Tiens ! me dis-je en apercevant ces deux têtes, voilà de singuliers jumeaux et si ressemblants ! Je cours les voir.



II

L'espèce de jumeaux que ça faisait.

LA VIEILLE CHÉCHETTE

Il y a des êtres tellement disgraciés de la nature, tellement étranges à voir ou à entendre, que leur seul aspect est un sujet de tristes études pour les uns, de folles moqueries pour les autres.

Plusieurs de ces êtres-là n'ont pas toujours été ainsi ; les uns ont eu quelque accident au moral ou au physique, les autres, à force de se laisser mollement aller à la fatigue ou à la paresse, sont descendus de quelques degrés, et, sur cette pente-là, il n'y a plus de raison pour qu'on s'arrête.

D'autres encore (ce qui est affreux pour l'humanité) sont devenus ainsi sous la pression des persécutions. — Ce n'est pas le plus grand nombre qui ont été frappés dès leur naissance.

Chéchette était une pauvre femme qu'on avait toujours vue vieille et toujours vue folle. Deux mauvaises recommandations pour les petits mauvais sujets qui sont loin de respecter l'une et l'autre.

La maison de Chéchette, c'était le bois ; son magasin, c'était le bois ; le nid de son enfance, l'asile de sa vieillesse, c'était toujours le bois !

D'où venait-elle ? personne n'en savait rien, ni elle non plus. La première fois qu'on l'avait vue, déjà vieille, elle sortait d'un autre bois où sa mère l'avait élevée et venait de mourir.

Chéchette aimait sa mère à sa manière. Elle s'en alla dans un autre village et s'y établit au milieu de la forêt.

C'était une étrange créature, dernier rejeton sans doute de quelque race nomade.

Tant que l'été durait, elle se nourrissait des fruits sauvages ; et, pendant l'hiver, elle avait son magasin, où étaient encaissés les baies rouges des sorbiers, les feines huileuses, les glands, toutes les richesses de la forêt.

Parfois, les écureuils, les sangliers, les rats, visitaient son magasin, car le rocher qui lui servait d'abri était ouvert largement... Si, à son retour de quelque promenade lointaine, elle ne trouvait plus rien, Chéchette recommençait ses provisions. Quand l'accident arrivait en hiver, elle allait jusqu'au village et demandait du pain.

Les uns avaient pitié de la pauvre folle et remplissaient largement le haillon qui lui servait de tablier, on lui donnait d'autres vêtements ; à ceux-là, elle souhaitait, dans sa langue, une infinité de belles choses.

Les autres se moquaient d'elle. Alors Chéchette faisait entendre un grognement fort expressif ; c'était sa manière, peut-être, de souhaiter du mal.

La forme des vêtements lui était indifférente, d'homme ou de femme, peu lui importait ; mais elle aimait beaucoup les garnitures, surtout quand il y avait des choses qui brillent.

Les enfants méchants lui offraient parfois des vêtements ornés de grelots et d'autres choses ridicules, mais s'ils avaient le malheur de rire, Chéchette leur jetait leur présent à la figure ; souvent même, elle devenait leur mauvaise intention, sans qu'ils eussent besoin de rire, car elle avait l'instinct fort développé.

La personne à laquelle, jusque-là elle avait témoigné le plus d'affection était une pauvre veuve, mère de trois enfants.

Lorsque Madeleine Germain allait ramasser du bois mort, Chéchette se trouvait toujours là pour lui aider à faire ses fagots, ou plutôt pour lui en faire d'énormes, qu'elle portait jusqu'à sa maison avec une aisance incroyable.

Le bois était son domaine ; elle y avait tout à fait un autre air qu'au village. Là, Chéchette semblait plutôt un être surnaturel qu'un être grotesque.

Les méchants du village plaisaient beaucoup Madeleine sur cette amitié ; ils riaient surtout lorsqu'elle laissait l'horrible vieille bercer dans ses longs bras les petits enfants, qui jouaient avec elle comme avec un chien fidèle.

Ceux-ci n'en riaient pas moins joyeusement, et Madeleine s'inquiétait fort peu des mauvais plaisants.

Une nuit d'été, que tout le village dormait profondément, après les fatigues d'une chaude journée employée à travailler dans les champs, on entendit retentir le cri qui fait lever tout le monde à la campagne : Au feu ! au feu !

Cette nuit-là, comme on criait au feu, tout le monde fut immédiatement debout.

La maison de Madeleine brûlait comme un flambeau, — l'un de ses enfants avait, en jouant,

allumé un petit feu près d'une porte, et, dans la nuit, la pauvre cabane de bois et de chaume avait flambé.

On eut beau faire la chaîne pour entretenir les pompes, le feu ne se ralentit pas.

Madeleine tenait dans ses bras deux de ses enfants, et luttait en désespérée contre ceux qui voulaient l'empêcher d'aller chercher le troisième dans les flammes.

On le croyait perdu.

Tout à coup, on vit quelqu'un entrer résolument au milieu des flammes, c'était Chéchette. Elle avait vu qu'un des enfants manquait. Les charpentes calcinées croulaient avec fracas, la flamme tournoyait, superbe et triomphante, dardant ses mille langues vers le ciel.

Quelques instants s'écoulèrent. Chéchette reparut, elle tenait l'enfant dans ses bras, et le déposa évanoui devant sa mère.

Elle était belle ainsi, la pauvre folle, dans cet acte de dévouement qui allait lui coûter la vie.

Ses cheveux, son visage, tout son corps était couvert de larges brûlures ; son œil brillait d'une joie infinie.

Chéchette, épuisée, tomba pour ne plus se relever. Quant à l'enfant, il revint facilement de son évanouissement, car elle l'avait couvert de ses haillons et de son corps pour le garantir.

Aujourd'hui encore, Madeleine et ses enfants vont souvent porter au cimetière, sur l'herbe qui recouvre la pauvre folle, ces fleurs des bois qu'elle aimait tant.

Ne vous moquez jamais des fous ni des vieillards.

LOUISE MICHELLE.

Ripans Tabules purify the blood.

UNE MÉPRISE



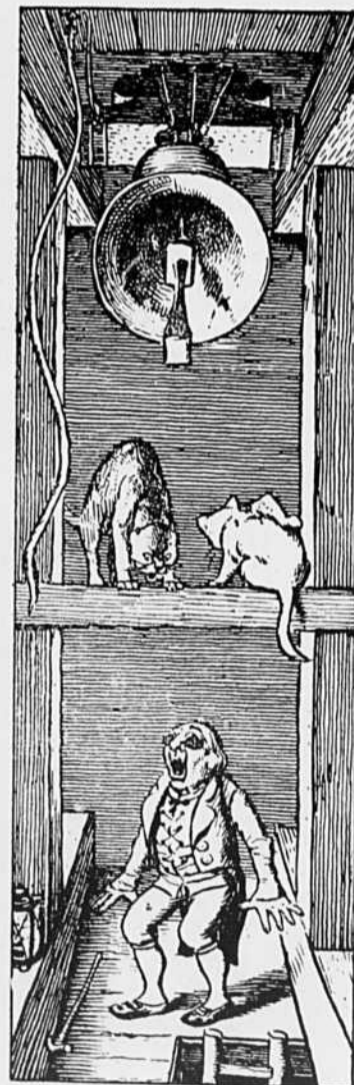
I

Le père Latulippe. — Chat de malheur ! Je vais te descendre dans le son, un peu vite !



II

Une complication.



III

— Ah ! bah ! Je n'ai jamais parlé de ce son là !

LA RÉALITÉ



(Deux heures du matin.)

Elle.—Malheureux ! Tu as encore bu ! Mon nez ne se trompe jamais.
Lui.—Menteuse ! C'est le mien qui ne te trompe pas.

TRAHIE

I

A travers les persiennes closes, un mince filet de soleil glissait dans la petite chambre, pauvrement meublée d'objets disparates, mais disposés avec goût par une main féminine

Le rayon joyeux s'égrenait en une fine poussière brillante, par cette caniculaire après-midi de juillet, la chanson des insectes était plus expressive dans le murmure confus de la nature endormie.

Les bruits de la grande ville n'arrivaient pas jusqu'à cet asile retiré du travail. L'unique fenêtre donnait sur un jardinet verdoyant, et le bruissement des feuilles des acacias apportait un peu de fraîcheur dans l'humble demeure.

Un chien, demi terre-neuve, et un chat noir, angora, y prenaient habituellement leurs ébats, en compagnie de quelques poules et d'un coq dont les bruyants cocoricos, à l'aube naissante, donnent l'illusion de la libre campagne.

Dans la petite chambre, toujours si tranquille, un long sanglot de désespoir venait d'éclater soudain.

Près d'un piano, — seul reste d'une splendeur perdue, — ouvert encore, comme si ses touches d'ivoire venaient de gémir et de pleurer une romance sans paroles, de Mendelssohn, dont la partition marquait le second motif, — un vieux divan était placé.

Appuyée contre un coussin, dans le désordre de sa brune et soyeuse chevelure, Sabine Morin se désolait.

Une femme, si disant son amie, venait, par de perfides insinuations, de verser dans son sein le poison du doute.

Était-il vrai, comme l'avait insinué la bonne petite amie, que lui, son Marcel aimé et adoré, son époux chéri qu'elle croyait de caractère supérieur, cet homme dans les prunelles duquel elle se mirait, trahissait la foi jurée, et qu'il immolait, sur l'autel du caprice, ce cœur qu'il savait lui appartenir si exclusivement ? Qu'était-ce, en somme, que cette lâche dénonciation ?

On l'avait vu, mais là, vu, sans qu'il s'en doutât d'abord, aux côtés d'une femme élégante et gracieuse, lui prodiguant ces caresses du regard, du geste et de la voix, qui, à eux seuls, établissent le degré d'intimité de deux personnes.

Cela encore n'est pas une preuve, cependant. Mais l'infortunée rapprochait cette circonstance fortuite d'une foule de petites remarques faites à des époques différentes et qui se joignaient par une chaîne invisible, dans laquelle il y avait des connivences irréductibles.

Depuis longtemps, un soupçon mal défini planait sur leur affection.

Sabine sentait qu'elle ne pénétrait plus qu'à la surface de l'âme de Marcel.

C'était comme un roman dont on ne peut feuilleter que le prologue. Les pages suivantes, où l'action s'engage, livrant son secret, se fermaient devant ses yeux impatients.

Et le mystère ne s'éclaircissait pas. Quand, pressée par un doute poignant, une douloureuse incertitude, une détention de ses nerfs malades, elle essayait d'obtenir quelques explications de Marcel, celui-ci, avec son insouciance d'homme léger dans les questions de cœur, retournait le poignard dans la plaie par des plaisanteries peu en rapport avec la situation.

Que faire ? — Le suivre, peut-être ? Mais cette bassesse répugnait à Sabine âme droite et loyale. Pourtant, elle désirait savoir.

Tout, plutôt que ce doute incessant qui la rongait, brisant en elle les ressorts de l'intelligence et de la pensée. Sabine n'avait jamais été heureuse.

Amé d'artiste, s'il en fût, assoiffé d'idéal, douée d'un cœur ardent, capable de tous les héroïsmes, elle avait rencontré, à seize ans, le héros de ses rêves et l'avait épousé.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, poète comme elle était musicienne, vivant, comme elle, dans l'envolement de la pensée et les regards perdus dans l'infini.

Ces deux âmes s'étaient comprises, et leur bonheur était sans nuage.

Deux années aient passé, courtes comme un beau songe.

Mais, comme le dit avec tant d'expression le poète Charles Fuster, dans les *Ailes du rêve* :

Un baiser passe sur les choses,
Dans l'air voluptueux des bois,
— Les ailes du rêve sont roses
Comme tes lèvres où je bois.

Mais le vent froid souffle à nos portes,
Voici venir les temps mauvais !
— Les ailes du rêve sont mortes
Comme l'amour que je rêvais.

Sabine pensait comme le poète, le jour où Olivier fut couché par la mort dans le froid du tombeau.

Et pendant longtemps, longtemps, son cœur resta fermé à tout nouvel amour.

TRAHISON



Le général Vieillecroute. — Mon polisson ! Je te tiens. L'idée qu'il est entré dans ma chambre à sept heures ce matin ! Mais j'ai tenu bon et je ne lui ai pas montré les dents.

Toto. — Je les vues quant même, allez. Elles étaient dans le verre.

SAINES NOTIONS AGRICOLES



L'inspecteur en visite officielle. — Je suppose que vous avez suivi mes dernières instructions sur l'importance d'enseigner l'agriculture aux élèves.

Le pédagogue. — Oh ! oui, monsieur.

L'inspecteur. — Ainsi, par exemple, à quoi reconnaît-on l'âge des poules ?

Le pédagogue. — Aux dents, monsieur, c'est bien connu.

L'inspecteur. — Hein ! Ça n'a pas de dents, une poule !

Le pédagogue. — Oui, mais moi, j'en ai.

L'âge, pour elle, avait passé, de la fleur d'orange dans les cheveux et de la longue robe blanche des jeunes et fraîches fiancées.

Mais soudain, sans comprendre pourquoi, son cœur s'était repris à battre et son front à rougir sous un regard d'homme énamouré.

Peu de temps après, le mariage l'avait unie à Marcel Morin, et Sabine connut quelques jours de bonheur.

Pourtant, ce n'était pas là l'amour rêvé.

Autant Olivier avait été fin, délicat, sensitif en un mot, dans l'expression de son amour, autant Marcel était brusque, emporté, sans aucune de ces charmantes attentions, de ces câlineries de la tendresse, qui endorment le cœur dans un enchantement mystérieux.

Et pour ajouter à cette cruelle désillusion d'une femme raffinée dans ses moindres pensées, des embarras financiers, motivés par l'incapacité absolue de son mari dans les affaires, vinrent alarmer Sabine.

Bientôt, elle eut à souffrir toutes les amertumes de cette misère dorée qui est la plus pénible de toutes.

Tout l'avoir du ménage se composait de quelques leçons que la malheureuse avait pu se procurer. C'était le budget le plus maigre que l'on puisse imaginer.

Sabine connut la honte des dettes, sans espoir de les payer, des réclamations aigres et des injures imméritées.

Peu à peu, tout ce qu'elle possédait avait été englouti dans ce naufrage de son existence. Ses bijoux, son linge, ses robes étaient allés grossir le tas jamais réclamé, jamais retiré de ce gouffre affreux qui s'appelle le Mont-de-Piété.

Et, suprême douleur, l'anneau sacré et béni de l'hymen était allé rejoindre tous ces chers souvenirs de ses heureuses fiançailles.

Elle avait supporté tout cela sans en mourir, certaine qu'elle se croyait être de l'amour de son mari.

Oui, malgré sa rudesse, son peu d'amabilité, sa fausse fierté qui le faisait parfois se plier à des actes qu'elle réprouvait, Sabine aimait encore son mari.

Il avait, par moments, de tels regrets de ses fautes, il demandait pardon avec une sincérité si touchante, que Sabine se laissait toujours reprendre à ces pauvres retours d'amour.

Et cet homme la trompait.

Tous ses sacrifices, sa patience, sa douceur avaient donc été inutiles.

L'AMI DES CHEVAUX



Maquignon à son nègre — Règle générale, ne passe jamais derrière un cheval sans l'avertir, autrement, il pourrait te ruer sur la tête; et tu comprends, je ne tiens pas à avoir un cheval qui boite.

Mais cette fois, elle avait un moyen de s'assurer de la vérité.

C'était à l'Hippodrome que se dénouerait le triste roman de son cœur, car c'était là que Marcel devait se rendre avec la femme qu'il lui préférait.

II

L'Hippodrome resplendissait de mille feux.

La foule applaudissait frénétiquement aux évolutions féériques de la merveilleuse pantamine : "Aux Pyrénées."

Les yeux charmés suivaient avec attention le gracieux ballet des domestiques du confortable hôtel.

Seule, une femme pâle, vêtue de noir, placée dans un fauteuil des premières paraissait insensible aux grâces de Terpsichore.

Elle n'avait de regards que pour un couple d'amants qu'elle voyait dans une loge en face d'elle.

L'amoureux, pas jeune pourtant, mais encore bel homme et surtout galant, comblait sa compagne de prévenances.

C'étaient des oranges, des bonbons, des fondants qu'il lui donnait à grignoter.

Doucement, il avait passé un bras autour de la taille de la jeune femme blonde, et, par ce geste caressant, il lui témoignait combien il l'aimait.

Sabine—car c'était elle—ne se sentait plus la force d'assister à ces témoignages de son infortune.

Elle avait voulu savoir, elle savait tout maintenant.

Dans cette heure de torture, elle avait mesuré son énergie morale et physique.

Affolée, elle voulait fuir de ces lieux, où son malheur s'était consommé.

Ah! elle avait pensé que la certitude était moins cruelle que le doute!

Mais le doute, c'est encore l'espoir, quelque chose de vague, de chimérique, qui peut laisser croire qu'on se trompe.

yeux s'étendait un nuage qui lui interceptait la vue et la faisait s'appuyer aux murs, pour regagner sa demeure.

Mais peu à peu, avec l'air frais de la nuit et la solitude qui l'entourait, un grand calme succéda à l'agitation qui l'avait bouleversée.

A cette minute suprême, elle n'en voulait à personne.

—Je n'étais pas née pour être heureuse murmurait-elle en fixant ses regards mouillés de larmes sur le ciel tacheté de mouches brillantes.

Tout à coup, une petite étoile se détacha de la voûte sombre et passa tout près d'elle en la frôlant.

Alors, une pensée consolante lui vint dans le tumulte de ses sentiments froissés.

—C'est Olivier qui m'attend, dit-elle tout bas, lui, mon cher époux qui n'a aimé que moi. Point de trahison là, ni de cruels souvenirs. C'est moi qui ai manqué à ma parole, moi qui suis coupable de lui avoir donné un remplaçant dans mon cœur.

Mais je viens, mon Olivier, ton image chérie et pure survit au désastre de ma vie et me fait oublier l'ingrat à qui j'ai tout donné.

.....
Quand Marcel entra

Et là, devant ses yeux, elle avait la preuve de l'infamie de l'homme qu'elle aimait malgré tout. Son cœur bondissait dans sa poitrine avec une violence inouïe.

Marcel ne l'aimait plus, c'était par de trompeuses paroles qu'il la leurrerait jusqu'à ce jour.

Vaincue par la douleur, Sabine s'éloigna au plus tôt de cette musique joyeuse, qui résonnait dans son cœur comme un glas funèbre, de ce spectacle gai, superbe, avec ses chevaux fringants, ses élégantes amazones, ses danses enivrantes.

Sans bruit, elle s'esquiva, se retrouva à l'air, respira fortement, et lentement dans la nuit sombre, calme et douce, elle remonta l'avenue Wagram pour rentrer chez elle.

Sabine soupirait. Tout était brisé en elle. Ses jambes vacillantes ne la portaient plus qu'avec peine; devant ses

chez lui après cette soirée d'ivresse, tout était triste et silencieux.

Par la fenêtre ouverte, l'air imprégné des senteurs odorantes du jasmin et des roses pénétrait par bouffées dans la chambre.

Sur le lit éclairé par une caresse de la lune, qui avait fait la paresseuse cette nuit-là et s'était levée au moment de se coucher,—une forme immobile se dessinait.

On n'apercevait qu'une figure délicate dont les cheveux foncés et crépelés faisaient ressortir l'extrême pâleur.

Un sourire d'extase se jouait sur ses lèvres blanches et les yeux noirs, si beaux et si expressifs, maintenant fixes et agrandis par la mort, semblaient se poser sur le mari coupable avec une insistance singulière.

Terrifié Marcel réussit à grand-peine à faire flamber une allumette et à allumer la lampe.

Il regarda alors sa femme et put s'assurer qu'elle avait cessé de vivre.

Dans ses mains, croisées sur sa poitrine, était une photographie, celle d'Olivier.

Marcel fut atterré, car il avait bien aimé Sabine, et, malgré ses infidélités et les chagrins de tous genres dont il l'abreuvait, elle lui était toujours chère.

Un billet à son adresse, de l'écriture de Sabine, était en évidence sur la cheminée.

Avec une hâte fébrile, Marcel en déchira l'enveloppe et lut ces quelques lignes de ses yeux brouillés par les larmes :

"J'étais à l'Hippodrome ce soir, je t'ai vu, Marcel, et je ne puis survivre à la douleur immense que tu m'as causée.

"Je suis brisée et je me sens partir, le coup est mortel; mais avant de mourir, je te pardonne, car je n'ai plus ni haine ni amour terrestre.

"Toutes mes pensées vont à l'époux idéal qui n'a aimé que moi, et seul pouvait me comprendre et me rendre heureuse.

"J'ai eu tort de l'oublier pour toi, j'en suis bien punie aujourd'hui.

"Mais je vais à lui, et nous serons réunis pour l'éternité.

"Sois heureux avec celle que tu aimes maintenant, je n'ai plus de regrets, mon cœur s'envole auprès des amours célestes. Tu m'as bien fait souffrir mais j'oublis tout à cette heure. Adieu Marcel."

Après avoir lu cette lettre, Marcel fut saisi d'un accès de rage folle et, dans un mouvement de jalousie irraisonnée, il s'empara du portrait

PERSUASIF



Rudolphe, le dompteur de lion, à son propriétaire.—Il me faut, avant que la représentation commence, une augmentation de cinq piastres par semaines, et par écrit; autrement, j'ouvre la cage des lions.

qui souriait dans son cadre de peluche grenat, le lança violemment sur le parquet et l'écrasa du talon de sa bottine.

Ce bel exploit accompli, il tomba à genoux près du lit funèbre, et le front appuyé sur la main glacée de celle qui fut sa femme, — créature douce et aimante, qu'il n'avait pas su apprécier, — il sanglota éperdument.

La pauvre morte était vengée.

Et la lune semblait attristée en regardant discrètement cette scène intime, tandis que, dans la nuit paisible et sereine, un chant montait, lent et grave, comme un adieu sympathique à celle qui avait quitté la terre, en même temps qu'un reproche à cet homme prosterné, déchiré de douleur et de regrets.

La voix disait :

Le soleil s'éteint. La Mort qui l'escorte
Chante un *Requiem* et sonne le glas :
La dernière rose est morte,
L'amour s'en est fait un suaire, — hélas !
La dernière rose est morte.

M. DE LYS.



Monsieur Coqueron. — Mais voyez donc Semeldebottes ! La figure toute labourée !
Mademoiselle Duracuir. — Je vous crois. L'infâme ! J'ai pris un philippino avec lui et il l'a gagné. Il a gagné l'autre chose aussi.

LES GAÏETÉS DU WAGON

LA TROUVAILLE

Depuis un bon moment, mon voisin de face regardait attentivement sous la banquette, devant lui. Enfin il se baissa et ramassa un petit objet qu'il examina avec une grande attention. Il me le montra en disant :

— Croyez-vous que ce soit de l'or ?

Je regardai. C'était un fort beau bouton de manchette ; onyx, or et perle fine.

— Certes, oui, c'est de l'or, répondis-je ; c'est même un bouton de prix.

— Vous voulez dire de trouvé.

— C'est juste, à votre point de vue. Que comptez-vous en faire ?

— Moi ? Vous allez voir.

A la première halte, l'individu héla le chef de train. L'employé s'approcha ; l'homme au bouton lui dit :

— Voici ce que j'ai ramassé sous la banquette.

— Voyons... vous êtes sûr que cela n'appartient à aucun de ces messieurs ? demanda le chef de train. Donnez-le moi.

— Pourquoi faire ?
— Mais... je le remettrai au chef de gare.

— Est-ce qu'il en a besoin ? Un chef de gare, ça doit avoir des boutons.

— Je ne dis pas le contraire ; mais il ne le conservera point ; il s'efforcera de découvrir la personne qui l'a perdu afin de le lui rendre.

— Je crois qu'il aura tort.
— Comment, il aura tort ?

— Eh ! oui ; vous voyez bien que le propriétaire de ce bouton est négligent, il le perdra encore pour sûr.

— Ça, c'est son affaire ; nous devons toujours chercher à le connaître.

— Vous allez peut-être le gêner ?
— Le gêner !

— Oui ; vous savez... quelquefois on voyage en cachette, à l'insu de sa femme, par exemple, et réciproquement.

— Tout cela ne signifie rien. Donnez-moi le bouton.

L'autre se gratta la nuque.
— C'est que, dit-il en hésitant, c'est que nous ne sommes pas d'accord, mais là pas du tout.

— Sur quel point ?
— Rapport au bouton. Je vous ai appelé pour vous demander si, par hasard, vous n'auriez pas trouvé l'autre.

— L'autre ? Ma foi non, je ne l'ai pas trouvé, l'autre.

— Vous n'avez pas bien cherché ; j'ai bien trouvé celui-ci, moi.

— Non, encore une fois, je ne l'ai pas trouvé !

— Enfin, c'est dommage ; car il est joli tout de même... et j'aurais bien voulu avoir la paire.

ARMES INÉGALES

Un maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne se heurta ;
Dans l'instant, sa colère émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc et de taille
A ferrailer contre le mur ;
" Il porte une cotte de maille,
Disait-il, car il bien dur !"
En s'escrimant de plus belle,
Et pan, et pan, il avançait,
Lorsqu'il sortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçait ;
Sa valeur en fut constipée :
" Oh ! Oh ! ceci passe le jeu ;
Rengainons vite notre épée,
Le vilain porte une arme à feu."

VOYONS !...

Un ancien garçon de bureau,
Dans la détresse la plus vive,
Accepta l'emploi de bourreau.

Morale :

Il faut que tout le monde vive.

CE QU'IL DUT LUI PROMETTRE

Elle. — Vous m'aimerez toujours ?
Lui. — Toujours passionnément, ma chérie.

Elle. — Vous ne cesserez jamais de m'aimer ?

Lui. — Jamais.

Elle. — Vous mettrez votre argent de côté ?

Lui. — Jusqu'au dernier centin.

Elle. — Vous ne me parlerez jamais durement ?

Lui. — Jamais.

Elle. — Vous abandonnez toutes vos mauvaises habitudes ?

Lui. — Toutes, toutes.

Elle. — Et... vous vous accorderez bien avec maman ?

Lui. — Je vous le jure.

Elle. — Et avec papa aussi ?

Lui. — Oui.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Elle. — Ferez-vous toujours ce que maman voudra ?
Lui. — Toujours.
Elle. — Ce que papa voudra aussi ?
Lui. — Oui.
Elle. — Et ce que je voudrai ?
Lui. — Surtout ce que vous voudrez, ma chérie.
Elle. — Eh bien, je vous épouserai ; mais je crois que je fais une grosse bêtise.

RIEN A FAIRE POUR L'AUTRE

La dame, (visitant l'atelier d'un artiste). — Quelles belles peintures ! je suppose que c'est vous qui lui aidez.
L'apprenti. — Oui, madame ; c'est moi qui ajuste le canevas, nettoie ses pinceaux, prépare les couleurs, fais ses commissions, lui n'a qu'à étendre la peinture sur la toile.

POUR PLUS DE SURETÉ

Léontine. — Dites-moi, Gustave, combien de fois encore êtes-vous pour me demander en mariage ?
Gustave. — Je crois que c'est la dernière fois ; car une des trois autres à qui j'ai fait la même proposition, montre des signes de faiblesse.

BLESSURE PROFONDE

Elle. — Et puis, chéri, qu'est-ce que papa a dit quand vous lui avez demandé ma main ?
Lui. — Je me rappelle pas ce qu'il m'a répondu, mais je me suis senti profondément blessé. Vous savez, votre père, il frappe les gens en arrière.

DIVERGENCE D'OPINION

M. Grosel. — Comment avez-vous aimé le morceau de musique qu'on a exécuté sur trente-deux pianos pour l'ouverture de l'exposition de Chicago ?
M. Fineoreille. — J'aurais préféré que ce fut les musiciens qu'on eût exécutés.

PARÉ BELLE



Passeraveau. — Qu'est-ce qu'ils t'ont fait aux cheveux ?
Boisbelle. — La peur, mon cher. Imagines-toi que je suis tombé dans une grève d'hommes de chantier. C'était superbe, quand tout à coup l'ordre est venu de reprendre l'ouvrage. J'ai fallu être obligé d'aller travailler avec les autres.

LE GÉNIE DE LA PROTECTION



(Dans les chars urbains.)

Elle. — Tiens ! Une canne ! A quoi bon ?

Lui. — Attends qu'il entre une femme dans le char.

— Tiens, en voici une ! Regardes bien à quoi sert ma canne.

L'ÉLECTRICITÉ AUX ÉTATS UNIS

L'emploi de plus en plus fréquent de l'électricité dans la vie publique va probablement faire surgir toute une série de conflits imprévus. En effet, le passage, côte à côte, de courants puissants pour la puissance motrice, et de courants faibles pour la télégraphie et la téléphonie, ne va pas sans de grands risques de troubles dans le service, et même de dangers pour les personnes. Aussi existe-t-il un antagonisme, plus ou moins aigu, partout en Europe, entre les administrations des lignes télégraphiques et téléphoniques et les compagnies d'électricité.

Il est donc intéressant de voir quel est actuellement aux États-Unis, où ce terrain est plus exploité qu'en aucun autre pays, le *modus vivendi* adopté. Une note de l'*Elektrische Zeitschrift*, reproduite par l'*Electricien*, nous fait de cette situation un tableau précis.

Tout d'abord, il est important de constater qu'aux États-Unis les revendications s'échangent plutôt entre compagnies et les monopoles d'Etat. On s'efforce, de part et d'autre, au surplus, d'éviter tout ce qui deviendrait une source d'embarras dans l'exploitation.

Dans ce pays, les installations électriques de courants de haute tension, alternatifs ou continus, sont beaucoup plus répandues qu'en Europe ; presque chaque village possède sa petite usine électrique, les fils aériens sont posés sur les mêmes poteaux que les conducteurs télégraphiques et téléphoniques.

La moitié des réseaux des tramways est exploitée par l'électricité : les nouvelles lignes créées le sont exclusivement. La traction électrique se fait à meilleur compte, elle donne une grande sécurité de fonctionnement, surtout par les temps d'hiver. Les courants, continus sont employés à des tensions de 220 ou 500 V, avec retour par les rails.

C'est l'usage de disposer les lampes à arc en tension par séries de 50 et 100. Les plus grandes machines pour lampes à arc possèdent une capacité de 5000 V et 7 à 10 A. Si une machine ne suffit plus, on en intercale une deuxième en série. Les transformateurs à courants continus sont peu usités.

Pour les lampes à incandescence, les courants alternatifs sont fréquemment employés avec transformateurs. La tension primaire est ordinairement de 4000 V, avec une fréquence de 120 à 140, soit 1400 à 1700 alternances par minute. Au lieu de créer des sous-stations de transformateurs alimentant tout un district, suivant la coutume établie en Europe, chaque consommateur

dispose d'un seul transformateur suspendu à une façade de la maison, d'une capacité variant de 800 à 3000 W. Quand il se montre insuffisant, un deuxième ou davantage est abjoint en parallèle au premier.

Si aucune loi ou règlement n'y apporte d'obstacle, — comme c'est le cas pour la ville de New-York, par exemple, — les lignes sont toujours aériennes, et consistent en fils de cuivre isolés par du caoutchouc et reposant sur des isolateurs en verre vert. Sur le parcours commun des lignes téléphoniques et télégraphiques, les conducteurs des courants intenses sont fréquemment placés sur les poteaux en dessous des conducteurs téléphoniques, qui, sauf dans les grandes villes où on a recours aux câbles, sont toujours aériens et forment des faisceaux de 100 fils, placés à de très grandes hauteurs au dessus des maisons sur des supports géants.

La valeur maxima du produit de la résistance par la capacité est de 15 000. Les lignes transcontinentales ont un retour métallique. Dans les villes, on utilise souvent le retour par la terre.

La plus grande distance qui sépare deux conversations téléphoniques est de 898 milles, entre Chicago et New-York ; il y a couramment des correspondances entre New-York et Buffalo, 452 milles ; entre New-York et Pittsburg, 447 milles. Les lignes de la *Long-Distance Telephone Co* sont posées sur les poteaux en longue spirale, pour combattre les effets d'induction.

Dans ces positions relatives des lignes, ce qu'il fallait avant tout éviter, ce sont les effets d'induction électrostatique, lorsqu'un conducteur de courant alternatif court parallèlement à un fil téléphonique. Ils sont, d'une façon satisfaisante, écartés par l'emploi d'un conducteur de retour à fil disposé en spirale.

Dans les cas d'emploi du conducteur de retour métallique, sa torsion spiraloïde combinée avec son éloignement au-dessus des lignes de courants puissants donne des résultats de fonctionnement si satisfaisants qu'on peut considérer ces sortes d'installations comme indemnes de dérangements.

Les poteaux téléphoniques, très élevés, portent vers leur sommet un certain nombre de traverses destinées au soutien des fils des téléphones, et au-dessous, à la moitié ou aux deux tiers de la hauteur, une autre traverse pour la ligne des courants forts. Les deux fils conducteurs courent, étroitement rapprochés l'un de l'autre, des deux côtés du poteau et au même niveau. Les fils téléphoniques sont, par cet arrangement, inclus dans la zone cunéiforme exempte d'induction, et sont mieux protégés que s'ils étaient sur un poteau spécial latéral très éloigné.

Entre la ligne des courants forts et celle des courants faibles, est interposée une triple isolation : deux isolements par isolateurs en verre, et un par le revêtement en caoutchouc du conducteur à courants alternatifs et, en outre, une portion importante du support. Entre les forts courants et la terre, au contraire, n'existe qu'une double isolation. On voit de quel côté, éventuellement, s'ouvrirait le passage.

Un troisième mode de dérangement fut considéré comme le plus grave, le débordement direct du courant dans le téléphone par le retour d'un tramway électrique à travers la terre ; il n'y eut aucune protection contre cette éventualité en dehors du conducteur métallique de retour, qui — lorsqu'un fil unique sert pour un grand nombre de lignes — peut être désigné comme une terre artificielle.

Presque tous les réseaux de tramways sont à fils aériens avec retour par les rails, et système à trolley pour prise de courant. Au démarrage, les moteurs qui parcourent les voies absorbent de 100 à 120 A. En présence de ces intensités, la terre n'est plus un conducteur de résistance nulle. A l'instant de l'afflux du courant, une subite élévation du potentiel de la terre se produit dans la région de cette section de voie. Si une ligne téléphonique est établie perpendiculairement à la direction de la voie avec une jonction à la terre

dans le voisinage de celle-ci, l'autre extrémité en étant éloignée, un courant se manifeste dans le téléphone au moment même de l'accroissement du potentiel du sol, au démarrage du moteur. Ce n'est pas un courant induit, mais bien un courant directement dû à la différence de potentiel des deux extrémités de la ligne téléphonique reliées à la terre.

Il n'y a de remède à cet inconvénient que la séparation complète de la ligne téléphonique ou de la ligne de retour des tramways d'avec le sol.

Les compagnies téléphoniques demandent que les réseaux de tramways aient un conducteur de retour isolé de la terre ; les compagnies de tramways élèvent les mêmes réclamations à l'égard des premières. Celles-ci fondent leurs prétentions sur ce fait, qu'elles étaient en possession de l'usage du sol bien avant l'évènement de la traction électrique, et que c'est au dernier venu à céder.

Les tramways répliquent que la terre est un bien commun, et qu'ils ont autant de droits d'en jouir comme retour, dont ils ne peuvent se priver, que les téléphones, tandis que les lignes téléphoniques seraient à l'abri de tout dérangement par l'application du retour métallique.

Les décisions judiciaires intervenues dans ce conflit ont été en faveur des exigences des exploitations de tramways. Les compagnies téléphoniques ont adopté le circuit bimétallique, et la paix est rétablie. (*Moniteur industriel.*)

SAUVEGARDE



Lili. — Si j'en ai eu une idée de renfermer le chat dans l'armoire ! Maman va être sûre que c'est lui qui a mangé les confitures.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XVII.—UN HÔTE INATTENDU.

(Suite)

Denis chancela comme s'il allait tomber à la renverse.

Ce nom venait de le foudroyer.

Quoi ! Van Goët était dans cette maison ! Van Goët, frappé par lui un an auparavant, à l'auberge du *Faucon Blanc* !

Ainsi donc, chose étrange ! l'assassin et la victime allaient se trouver en présence l'un de l'autre, et s'asseoir à la même table ! La Providence ou la fatalité le voulait ainsi !

Le vieux Fritz, voyant que Denis ne le questionnait plus, s'inclina de nouveau, profondément et à trois reprises, et quitta la chambre.

Denis, demeuré seul, se sentit en proie à un frisson convulsif et douloureux. L'avenir lui semblait revêtu de ses plus sombres couleurs. Le bizarre incident de cette rencontre invraisemblable remettait en question le résultat de tous ses projets. Qui sait même si sa sûreté personnelle n'allait pas se trouver compromise ?

Pendant quelques instants, Denis songea à s'éloigner immédiatement du château, et à n'y revenir qu'après le départ de Van Goët, sauf à chercher plus tard les moyens d'expliquer d'une façon plus ou moins plausible cette fuite au moins étrange.

Mais il ne s'arrêta point à cette idée. Un semblable parti ne pouvait manquer de faire naître des soupçons sur son compte, et si une fois le plus léger soupçon venait à prendre naissance dans l'esprit du baron de Kergen, tout serait inévitablement perdu.

Peu à peu, Denis arriva, par la réflexion, à se rassurer d'une façon presque complète ; il se dit qu'il était impossible que, dans le désordre de la nuit de l'assassinat, le marchand juif eût pu remarquer aussi bien les traits de celui qui le frappait, pour en conserver un souvenir distinct.

D'ailleurs, comment supposer que Van Goët, dans le cas même où ses souvenirs seraient restés fidèles, pourrait s'arrêter seulement à cette idée absurde d'une identité impossible entre un gentilhomme français, admis sur le pied de la plus grande intimité dans la noble famille de Kergen, et le nocturne bandit des bords du Rhin !

Certes, il y aurait folie à supposer cela !

Van Goët se croirait dupe d'une illusion, ou jouet d'un étrange ressemblance, avant d'admettre l'identité impossible dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

Denis, rassuré par ces réflexions, reprit donc calme et courage. Il se persuada que rien de grave ne le menaçait, qu'aucun événement fâcheux ne pouvait l'attendre, et il ne songea plus qu'à paraître avec tous ses avantages devant le banquier du baron.

Il commença donc sa toilette sans retard, et il mit un soin extrême à une coquetterie inaccoutumée, ou, du moins, plus grande encore que de coutume. De doux parfums d'un arôme merveilleux inondèrent son linge d'une finesse extrême. Ses manchettes et son jabot présentèrent des dentelles choisies d'une beauté telle que, certes, elles auraient fait envie à toutes les grandes dames de la cour de France. Des bagues d'une valeur infinie, une chaîne de montre et des breloques précieusement ciselées, achevèrent de donner à l'ajustement du jeune homme un cachet de suprême élégance et de luxe aristocratique et de bon goût.

Cette toilette achevée, Denis se regarda successivement dans les quatre glaces qui se trouvaient enchassées dans son appartement entre des panneaux de tapisserie.

Ces larges miroirs lui envoyèrent son image d'une façon si frappante, qu'il se sourit, comme une jolie femme prête à partir pour le bal se sourit à elle-même, et qu'il se vit contraint de s'avouer qu'il était éblouissant.

Quelques minutes s'écoulèrent dans cette occupation gracieuse. Puis Denis entendit l'horloge du château piquer le premier des douze coups de midi.

En même temps, et avec une ponctualité qui faisait le plus grand éloge de l'exactitude du cuisinier et les autres valets, on entendit retentir une grande cloche.

C'était le diner qu'on annonçait, selon l'usage quotidien.

Denis prit son chapeau, le jeta sous son bras gauche, et sortit de sa chambre.

XVIII.—LE DINER.

La salle à manger du château de Kergen était une pièce ovale et d'un grand caractère. Des panneaux de vieilles tapisseries flamandes, aux couleurs un peu effacées par le temps, s'ajustaient dans des

encadrements de chêne noir. Le plafond était en chêne sculpté, ainsi que la lourde table et les chaises à haut dossier, recouvertes en point de Hongrie.

Une argenterie massive et d'une grande valeur s'étalait majestueusement sur les dressoirs.

Ce jour-là toute la livrée du château était sous les armes.

On voyait qu'on avait à traiter un hôte d'importance.

Les convives se trouvaient déjà réunis dans la salle à manger. Ces convives étaient le baron, Marguerite et Mina, et le banquier juif de Cologne.

Nous avons décrit Van Goët.

Nos lecteurs savent que cet illustre millionnaire avait quarante ans tout au plus, une taille haute et riche, un regard d'aigle dans de grands yeux noirs, et une forêt de cheveux sombres, légèrement ondulés. La tête du banquier aurait fourni un magnifique sujet d'étude aux pinceaux d'un Van Dyck, d'un Rubens ou d'un Vélasquez.

Denis entra et s'approcha vivement de Réginald.

Ce dernier lui serra la main avec une affection toute paternelle et lui dit, en regardant à la dérobée Marguerite qui sourit et rougit légèrement.

—J'ai déjà eu de vos nouvelles, mon cher cavalier, et je sais que votre voyage a été aussi bon que rapide.

Puis, sans quitter la main de Denis, qu'il conduisit jusqu'àuprès du banquier juif, il ajouta :

—Meinherr Van Goët, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune et excellent ami, le chevalier Raoul-Hecter de Navailles.

Denis et le juif s'inclinèrent en même temps l'un que l'autre.

Quand le jeune homme releva les yeux, il s'aperçut que le regard du juif s'attachait sur son visage avec une étrange fixité. Les sourcils légèrement froncés de Van Goët exprimaient un mélange de surprise et d'adhésion. Mais, cette ride presque imperceptible s'effaça au bout de quelques secondes.

Le diner était servi.

Chacun prit place à table.

Voici de quelles façon se trouvaient disposés les convives.

Le baron de Kergen était assis à la place d'honneur.

En face de lui, et comme remplissant le rôle de maîtresse de maison, Marguerite.

À la droite de la jeune fille, Van Goët.

Denis à la droite du baron, ayant la blonde Mina à sa gauche.

Dans les premiers moments, la conversation fut languissante. En vain Réginald s'efforçait de la raviver, en adressant la parole tantôt à Van Goët et tantôt à Denis.

Tous deux ne répondaient qu'à peine.

Le banquier semblait soucieux, et le jeune homme préoccupé.

Van Goët, presque sans cesse et comme malgré lui, attachait son regard sur la figure du fiancé de Marguerite et paraissait ne plus pouvoir l'en détacher. Par instants, ce même froncement de sourcils dont nous avons déjà parlé se reproduisait sur son front. On eût dit alors qu'il cherchait à fixer une image confuse et à préciser des souvenirs.

Sous l'observation de ce regard, le malaise de Denis augmentait, et, malgré tous les efforts du jeune homme, il ne devait point tarder à devenir nuisible.

—Monsieur le chevalier,—dit tout à coup Van Goët,—me permettez-vous de vous demander à quelle branche de la maison de Navailles vous appartenez ?

Quoique ces paroles eussent été prononcées avec la plus parfaite courtoisie, Denis se sentit frissonner de tous ses membres.

Cependant il fit bonne contenance.

Nous n'ignorons pas qu'il avait étudié la généalogie et les alliances de la famille à laquelle il prétendait appartenir.

Les papiers trouvés dans les bagages du Français, assassiné par les chevaliers du poignard lui avaient rendu cette étude facile.

Aussi, répondit-il sans hésitation :

—Monsieur, je suis l'un des représentants, en ligne directe, de la branche aînée.

—Ainsi, vous êtes le fils du vicomte Aymer de Navailles ?

—Oui, monsieur, son second fils ; mon frère aîné, le vicomte Arnaud, est colonel des dragons de la reine ; ma sœur cadette est mariée au marquis de Montarby.

Van Goët s'inclina.

—Lors d'un voyage que je fis à Paris il y a quatorze ans,—reprit-il,—j'eus l'honneur d'être présenté à monsieur votre père.

Ce fut au tour du jeune homme à s'incliner.

Le banquier poursuivit :

—Un de nos correspondants, le fermier général Lanjon, me conduisit à l'hôtel de monsieur votre père, rue de Pas-de-la-Mule, et j'eus l'honneur d'être invité deux fois à diner par lui en compagnie de plusieurs personnages imminents. . . . J'ai dû vous voir en cette circonstance, monsieur le chevalier.

—Cela est vraisemblable, en effet,—répliqua Denis ;—mais, à cette époque, je n'étais encore qu'un enfant, et vous comprenez que je n'ai pu conserver aucun souvenir du fait dont vous me parlez.

—Oh ! je le comprends à merveille. . . . D'ailleurs, monsieur votre père, tenant table ouverte avec une prodigalité de grand seigneur recevait tant de monde, que vous ne pouviez accorder aucune attention à ses convives de passage. Est-il bien changé, depuis ce temps-là, monsieur votre père ? . . .

—Mais non. . . —répondit le jeune homme, — il se conserve le mieux du monde.

—Ce doit être un beau vieillard ?

—Magnifique.

—Sa haute taille est-elle encore droite ? . . .

—Toujours.

—Ses cheveux grisonnaient beaucoup ; ils doivent être aujourd'hui blancs comme de l'argent ?

—Sans doute. . . . mais, vous savez la poudre. . . .

—C'est juste. Il avait un regard de faucon ?

—Ses yeux brillent comme autrefois.

—Ses jurets étaient d'acier ?

—Il les a conservés.

—Mais, alors, il atteindra sa centième année !

—Franchement, je l'espère bien, et, à moins d'un incident inattendu, je puis même dire que j'y compte.

—Excellent fils ! . . . —murmura Réginald à part lui.

Van Goët continua :

—Je trouve que vous ressemblez beaucoup, au vicomte, votre père, monsieur le chevalier.

—Vraiment ?

—Ne vous l'a-t-on pas dit déjà ?

—On me l'a dit souvent ; mais je crois, comme le proverbe, que le plus souvent, *les ressemblances sont dans les yeux des personnes qui regardent.*

—Peut-être avez-vous raison, en thèse générale ; mais cette circonstance est bien certainement une exception. Quand je vous regarde, je crois voir monsieur votre père, rajeuni. Même coupe de visage, même front, même regard. A votre âge, il devait être identiquement ce que vous êtes aujourd'hui. C'est assez dire un charmant cavalier.

Denis s'inclina profondément avec une feinte modestie.

Van Goët reprit :

—Je pense que, vous trouvant en Allemagne, vous n'aurez pas manqué d'aller jusqu'à Manheim ?

—Non, en vérité, —répondit Denis.

—Vous comptez y aller, au moins ?

—Pas le moins du monde.

—Ah ! par exemple ! . . . voilà qui est étrange ?

—Pourquoi donc cela ?

—Il est impossible alors que votre père ne vous ait pas donné une lettre ?

—Une lettre ? . . . —répéta Denis.

—Eh ! oui, une lettre pour son vieil ami, le comte Frédéric de Salberg, qui, l'année dernière encore, est allé passer trois jours au château de Navailles, en Poitou. . . .

Denis comprit à merveille qu'un immense embarras allait fondre sur lui, s'il ne trouvait un moyen immédiat de tourner la difficulté.

—L'année dernière, —répondit-il aussitôt, —j'étais absent de France, lors de la visite du comte de Salberg. —J'ai bien souvent entendu parler de lui dans ma famille, et avec une vive affection, mais j'ai commencé mon voyage par l'Italie. J'ignorais moi-même que je viendrais en Allemagne, et mon père, par conséquent, ne pouvait me donner la lettre pour son vieil ami.

—C'est précisément juste ; mais, maintenant que vous savez que le comte habite Manheim, vous irez le voir, n'est-ce pas ?

—Sans aucun doute.

—D'abord, s'il apprenait que vous êtes retourné en France sans avoir passé quelques jours auprès de lui, il ne vous le pardonnera point. . . et il aurait raison.

—Je ne m'exposerai point à mériter son courroux, —répondit Denis en souriant.

A partir de ce moment, Van Goët cessa de questionner Denis et ne s'adressa plus exclusivement à lui.

La conversation devint générale, et le dîner s'acheva plus gaiement qu'il n'avait commencé.

—Van Goët ne m'a point reconnu et ne soupçonne rien ! pensait Denis radieux, tout va bien ! le péril est passé !

XIX. — FIAT LUX.

Immédiatement en sortant de table, le baron de Kergen proposa une promenade dans le parc.

Cette proposition fut acceptée avec empressement.

Deux groupes se formèrent aussitôt.

L'un, grave, et qui marchait à quelques pas en avant de l'autre.

Le second, rieur et penseur.

Ici, Réginald et Van Goët.

Là, Denis et les deux jeunes filles.

—Eh bien, meinherr, — demanda le baron au banquier, — parlez-moi franchement, comment trouvez-vous notre jeune ami le chevalier Raoul ?

En ce moment, Marguerite s'approchait pour dire quelques mots à son père. Elle entendit la question, c'est assez dire qu'elle voulait entendre la réponse. Elle ralentit donc son pas, et elle écouta, la tête penchée en avant, dans l'attitude d'un oiseau prêt à prendre sa volée.

—Cher baron, —répondit gravement Van Goët, — quand nous rentrerons au château, accordez-moi la faveur d'un entretien particulier. . . . Il faut que je vous parle d'une façon très sérieuse. . . .

—Au sujet du chevalier de Navailles ? —demanda Réginald extrêmement surpris.

—Au sujet de ce jeune homme, oui.

—Ne pouvez-vous donc pas m'en parler ici ?

—C'est impossible.

—Pourquoi ?

—Vous le comprendrez en m'écoutant.

—Il s'agit donc de quelque chose d'une grande importance.

—Oui.

—Vous m'intriguez au plus haut point ! Voulez-vous que nous rentrions tout de suite ?

—Oh ! rien ne presse. Vous saurez assez tôt ce que j'ai à vous dire.

Réginald n'insista pas.

Seulement, la promenade fut considérablement abrégée.

Marguerite, au lieu d'adresser la parole à son père, battit immédiatement en retraite, et, de vive et joyeuse qu'elle était auparavant, devint aussitôt silencieuse et préoccupé.

—Qu'avez-vous donc ? lui demandait vainement Denis.

Elle répondait :

—Je n'ai rien.

Et le nuage amassé sur son front ne se dissipait pas.

Nos personnages rentrèrent au château, une demi-heure, minute par minute, après le moment où ils en étaient sortis.

—Voulez-vous que nous passions dans la bibliothèque ? demanda le baron à Van Goët.

—Où vous voudrez, —répondit ce dernier, — pourvu que nous soyons seuls. . . .

Le gentilhomme et le banquier se dirigèrent vers la pièce dont Réginald venait de parler.

Marguerite avait disparu.

Aucun des deux graves personnages ne remarqua en entrant dans l'immense salle, encombrée de livres et de parchemins, qu'une des portières de tapisserie qui masquait une profonde embrasure s'agitait légèrement, comme si quelqu'un se cachait derrière ses plis.

Le baron fit asseoir son hôte dans un large fauteuil centenaire, armorié aux armes de Kergen, et, se tenant debout en face de lui, il lui dit :

—Eh bien, meinherr Van Goët, j'attends les confidences que vous m'avez promises. . . .

—Cher baron, —répondit le banquier, —me permettez-vous, avant toute chose, de vous adresser quelques questions ?

—Des questions ?

—Il le faut, pour que nous arrivions à nous comprendre. . . .

(A continuer.)

La *Térébenthine* est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Laviolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : rhumes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût.
Dose.—Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B.—Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : "Sirop de Térébenthine du Docteur Laviolette"
En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.

UNE NUANCE



Le Recorder.—Est-ce vrai que vous avez traité cet homme de voleur ?
Le témoin.—C'est vrai qu'il l'est ; mais ce n'est pas vrai que je l'aie dit.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

Après la mort de l'illustre Lagrange, auquel il servait de collaborateur bénévole dans la solution de ses problèmes transcendants, Parseval-Deschênes, un des hommes les plus complets et les plus modestes qui aient jamais existé, renonça aux mathématiques. Il fallait donc que son besoin d'observer, d'étudier, se reportât sur quelque autre objet. Etant allé passer quelques mois à la campagne chez un ami, il avisa dans un bois, au cours d'une de ses rêveuses promenades, une énorme fourmilière ; et aussitôt il prit la résolution d'étudier les fourmis.

En esprit méthodique qu'il était, il se gardait bien d'observer plusieurs fourmis à la fois. Arrivé près de la fourmilière avant qu'aucune habitante se fût mise en course, il attendait leur départ ; et alors il en choisissait une qu'il suivait exclusivement des yeux partout où elle allait.

« Figurez-vous, disait-il un soir à ses hôtes, après une longue journée d'observation, que vers quatre heures de l'après-midi, je vois ma fourmi traînant un lourd fardeau arrivé au pied d'un monticule. Impossible de le franchir avec sa charge. Alors elle la dépose, regarde de tous côtés, et ne découvrant point de fourmi, retourne à vide sur ses pas... A quelque distance de là cependant, elle rencontre une fourmi chargée aussi. Elles s'arrêtent toutes deux et semblent tenir conseil pendant quelques instants, après quoi elles reprennent ensemble le chemin du monticule. Là je vis le spectacle le plus curieux auquel j'aie jamais assisté. La seconde fourmi dépose aussi son fardeau, puis elles se munissent d'un brin d'herbe sèche ; agissant de concert, elles en introduisent une extrémité sous le fardeau trop pesant et presque sans efforts elles lui

firent franchir le monticule. Et chacune ayant repris sa charge, toutes deux parvinrent sans encombre à la fourmilière. »

A la fin de son récit, Parseval-Deschênes s'écriait avec une sorte de joie enfantine :

« Ai-je bien fait de renoncer aux mathématiques ! les fourmis connaissent le levier d'Archimède. »

(Gratien de Semur. *Traité des erreurs et préjugés.*)

BIEN LA MÊME CHOSE PARTOUT

St Pierre, (à la porte du paradis).—C'est bien, entrez, mais rappelez-vous que vous ne pourrez plus en sortir.

La cuisinière décédée.—Si je ne puis pas avoir mes jeudis et mes dimanches et un passe-partout, je n'entrerai pas.

CHANCEUX

Louis.—Alice a enfin rendu Georges heureux pour toute sa vie.

Blanche.—Vrai ! Que je suis contente ! Quand vont-ils se marier ?

Louis.—Jamais, elle la refusé.

Echantillon Gratis de Chocolat Menier

En envoyant une carte postale, adressée à C. ALFRED CHOUILLON, MONTRÉAL, vous recevrez un échantillon de leur délicieux chocolat importé, avec mode n'emploi.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

“LA NOUVEAUTÉ”

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS : Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK : F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement : Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 31 OCTOBRE Après-midi et soir.)

LA JOLIE COMÉDIE IRLANDAISE

CRUISKEEN LAWN

Excellente compagnie, magnifiques décors, nouvelles chansons, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

VANETER D'HART.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GERANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 7 NOVEMBRE, matinées Mercredi et Samedi.

LE CÉLÈBRE COMÉDIEN

EZRA KENDALL

Supporté par une excellente compagnie

— DANS —

A PAIR OF KIDS

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,095 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

AU QUINA
SUC DE VIANDÉ
PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. — Toutes Pharmacies.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

A. LEOPRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCESSALE A SHERRBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1a-1 oct



IL PREFERERAIT SE PASSER DE PAIN. 3
PALAIS EPISCOPAL, MARQUETTE, MICH., 7 NOV. 1889.

Le Rév'd J. Kossbiel, de Marquette, écrit: "J'ai beaucoup souffert et quand je me sens sur le point d'être pris par une attaque nerveuse, je prends une dose du Tonique Nerveux du Père Koenig et de suite je me sens soulagé. J'y crois beaucoup et je préférerais me passer de pain que de ce fameux remède."

PREJUGE, MAIS CONVAINCU.

NORWALK SUB, CON., MAI 1890.

C'était avec un certain préjugé que je faisais usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, mais il me fit tellement de bien que je ne puis me restreindre d'en remercier cordialement l'auteur. Grâce à ce remède, je puis maintenant dormir. Depuis la terrible catastrophe de Johnstown, où j'ai perdu cinq membres de ma famille, j'ai toujours été en proie à de si grandes douleurs que je ne suis plus le même homme. Mais faisant usage, depuis quelques jours de votre Tonique, je me sens revenir à la santé.

Boîte 507. B. CUNZ, Pasteur.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U. S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à 0/10 la Boîte; 0 pour \$5

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt General, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR
Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.
Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.
Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 10 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifiques feuillets à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands feuillets à sensation,

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York